

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. III

MONTREAL, 30 JUILLET, 1892

No. 6

CADIEUX

Une des pages les plus touchantes de la *Légende d'un Peuple* de l'ami Fréchette, est celle où il raconte la mort de Cadieux, le brave trappeur qui se sacrifie pour sauver des mains des Iroquois la caravane dont il est l'interprète, et que des amis retrouvent quelques jours plus tard mort, dans une grotte, un crucifix à la main.

Un de nos jeunes artistes canadiens, M. Richer, je crois, a fait de ce poème le sujet d'un assez joli tableau que j'ai vu à l'une des expositions de Montréal.

C'est en somme un souvenir très populaire que celui de cet humble héros, et je suis heureux que le sentiment de profonde vénération qu'il inspire soit venu fournir une preuve qu'il n'y a pas à désespérer de notre race, de sa fidélité, de son dévouement, et qu'on peut s'attendre à tout d'elle tant que la politique n'est pas en jeu et qu'elle agit sous sa propre impulsion et à l'abri d'une férule quelconque.

Jusqu'à ce jour l'endroit où avait été trouvé Cadieux, au Grand Calumet, Portage des Sept-Chênes, était marqué simplement d'

Un humble monument dressé sur une tombe :
C'est une croix de bois vermoulue et qui tombe
En ruine parmi des touffes de sureau.

Cette tombe était un lieu de pèlerinage que ne manquaient pas de visiter les voyageurs ; et dans leur naïve vénération, chacun d'eux emportait comme relique un petit brin de la croix, si bien qu'elle était sur le point de disparaître quand plusieurs bons Canadiens, touchés de l'abandon dans lequel allait se trouver la tombe de Cadieux, et puisant uniquement dans leur tendre sympathie pour son souvenir l'idée de consacrer d'une façon plus durable la mémoire de l'ancien coureur de bois, décidèrent de lui élever à leurs frais et de leur propres mains un monument indestructible.

D'importants travaux de construction se font actuellement à Hull, et un certain nombre de tailleurs de pierre conçurent le projet de remplacer les débris de la croix en bois par une belle croix en granit qui se verrait au loin et pourrait braver les tempêtes et les orages. Tous se mirent à l'œuvre : les uns donnèrent la pierre, les autres leur travail, et maintenant c'est avec fierté que les voyageurs peuvent montrer comment le peuple Canadien sait commémorer l'héroïsme des siens.

Je ne suis pas un statuomane, je n'ai pas la manie des plaques commémoratives, et cela me fait beaucoup rire quand je vois plusieurs messieurs discuter gravement sur quelle encoignure va se poser le résidu des plaques de marbre qui encombrant leurs bureaux, mais cela n'empêche pas que l'acte patriotique de ces braves Canadiens m'a profondément ému.

Il y a dans cet acte du patriotisme pur et simple, du patriotisme de bon aloi et surtout du patriotisme discret bien différent de la comédie à laquelle nous assistons pour l'érection de la statue de Maison-neuve.

Depuis deux ans les journaux ont été pleins des correspondances de Pierre et de Paul sur cette fameuse statue ; le comité se réunit toutes les semaines et encombre les colonnes des périodiques des récits de leurs séances ; le plan de la statue a été fait, défait et refait combien de fois depuis ce temps, et nous en sommes toujours au même point. Il est vrai enfin que les organisateurs de la chose sont très fiers et surtout très célèbres.

Aux Sept-Chênes, il ne s'est pas fait tant d'embaras, aussi est-on vite arrivé au but ; sans comité, sans rapport, sans séance, sans essayer sur toutes ses faces une épouvantable maquette comme celle qui a deshonorié la Place d'Armes, la pierre a été taillée,

sculptée, transportée, mise en place, et l'on n'a rien su de la jolie action des ouvriers de Hull avant que tout fût terminé.

Le contraste frappant entre les deux modes d'agir et les résultats obtenus montre bien que, si notre population se gâte, c'est au contact des individus multiples qui prétendent faire son bonheur et la diriger.

Ce qui nous tue c'est d'être trop gouvernés.

Nous sommes gouvernés dès notre entrée dans le monde; toute notre vie nous sommes sous le coup d'une subordination morale, écrasante, sur laquelle vient encore se greffer la domination administrative.

Comment échapper à ce contrôle débilisant par sa multiplicité; comment trouver encore une parcelle d'initiative lorsque tant de mors, de brides nous tiraillent dans toutes les directions?

Aussitôt que notre homme reconquiert un peu de son libre arbitre, respire un peu d'air pur: il revient à lui-même, il est mûr pour tous les dévouements, les actes virils, il se resaisit.

Je sais que cela ne fait pas l'affaire des gouvernants à quelque catégorie qu'ils appartiennent, mais, enfin, il faut bien admettre que cela ferait rudement l'affaire du Canada tout entier.

Ce qui nous manque, ce sont les hommes, non pas la matière organique qui constitue les individus et qui se chiffre dans les recensements, mais l'homme en tant qu'être pensant et agissant.

Nos amis de Hull nous ont prouvé qu'il y avait encore de l'espoir dans ce sens, et je suis heureux de leur rendre l'hommage qu'ils se sont fait honneur à eux-mêmes et font honneur à leurs concitoyens. Je ne puis qu'encourager ceux-ci à les imiter.

Ce serait si facile dans chaque localité de se réunir et d'élever un petit monument pour rappeler quelque fait important, ne serait-ce que pour s'affirmer. Par exemple: pas besoin de comité, ni de rapport, ni de discours, pas de pétards, pas de consultation.

Pensez et agissez, c'est le précepte qui doit guider notre population; l'action doit suivre la décision sans aller en demander avis à Pierre et Paul. En agir autrement, c'est l'échec, c'est gâter du papier, perdre son temps et servir de risée à ceux qui nous guettent et se réjouissent des preuves de notre impuissance.

Toute la presse se prononce fortement en faveur de M. Joseph Marmette comme remplaçant de M. D. Brymner, à la position d'archiviste du Gouvernement fédéral. M. Marmette est tout naturellement désigné pour ce poste, et nous espérons qu'il l'obtiendra d'emblée.

LES EXEMPTIONS DE TAXE

Afin de poser les bases du travail sérieux que nous entendons faire sur les exemptions de taxe, nous donnons aujourd'hui l'énumération complète, avec l'adresse et la division en trois classes, des immeubles catholiques exemptés de taxes comme églises, institutions religieuses, bienfaisantes ou éducationnelles, presbytères.

Puis nous donnerons la liste des immeubles protestants et enfin une carte teinte indiquant toutes les propriétés exemptées.

Ce travail est fait de la façon la plus consciencieuse et d'après les documents fournis par l'auditeur de la cité.

IMMEUBLES CATHOLIQUES EXEMPTÉS DE TAXE

ÉGLISES.	
Eglise Bonsecours	\$ 40,000
Eglise Notre-Dame	400,000
Eglise Notre-Dame-de-Pitié	40,000
Eglise Ste. Anne	50,000
Eglise St. Joseph, rue Richmond	35,000
Ouvret et l'Abrique	5,000
Cathédrale	14,000
Eglise St. Joseph, rue Cathédrale	18,000
" rue St. Antoine	20,000
" St. Patrice	120,000
" St. Paul, rue Dochester	35,000
" des Jésuites	110,000
" St. Louis	15,250
" Notre-Dame-de-Lourdes	50,000
" Ste. Brigitte	60,000
" St. Pierre	80,000
" du Sacré Cœur	80,000
" St. Vincent-de-Paul	80,000
" Ste. Marie	35,000
" Ste. Marie d'Hochelaga	4,000
" rue Déséry	25,000
" St. Jean-Baptiste	100,000
" St. Gabriel	25,000
" rue Centre	7,000
" St. Charles	10,000
Total	\$1,775,250

INSTITUTIONS D'ÉDUCATION, BIENFAISANCE.

Ecole des Sœurs de la Congrégation, St. Paul	\$ 8,000
Hospice St. Charles, 1419 rue Notre-Dame	52,000
Hôpital Notre-Dame, 142 rue Notre-Dame	45,000
Ecole Mercier	5,000
Séminaire, rue Notre-Dame	150,000
Convent des Sœurs de la Congrégation	250,000
Cabinet de Lecture Paroissial	17,000
Bureaux de la Fabrique, rue St. Sulpice	25,000
Frères de la Doctrine Chrétienne, rue Young	21,500
Sœurs de la Congrégation, rue Young	21,000
Séminaire, rue Basin	15,000
Salve Ste. Anne, rue Ottawa	5,000
Salle des I. L. & B., ruelle Dupré	4,000
Ecole Notre-Dame-des-Anges, rue Mullins	7,000
Sœurs de la Congrégation (lot), rue Mullins	700
Ecole des Commiss. d'Ecoles Catholiques, Grand Tronc	18,000
Commissaires d'Ecoles Catholiques (lot), rue Conway	6,000
Sœurs de la Congrégation, 2351 Notre-Dame	40,000
Ecole Thibaudau, rue Chatham	5,500
Petites Sœurs des Pauvres, rue des Seigneurs	20,000
Frères des Ecoles Chrétiennes, rue St. Martin	22,000
Sœurs Grises, Place Richmond	18,000
Mont Ste. Marie, rue Guy	100,000
Sœurs Grises, rue Guy	550,000
Académie St. Antoine	30,000
Ecole Quartier St. Antoine	4,000
Evêché	40,000
Asile St. Joseph, rue St. Jacques	45,000
Ecole St. Antoine, rue Ste. Marguerite	6,000
Ecole " " "	1,100
Frères de la Doctrine Chrétienne, 35 Ste. Marguerite	25,000

Académie St. Antoine, 854 Lagachetière	12,000
Orphelinat St. Patrice	25,000
St. Bridget's Home	30,000
Collège de Montréal	715,000
Terrain du Séminaire, Côte des Neiges	53,000
François H. McKenna, 47 rue Victoria	4,000
Sœurs de la Congrégation, 456 St. Urbain	19,000
Refuge de la Passion	9,000
Ecole St. Patrice	24,000
Hôtel-Dieu	500,000
Ecole de Médecine	12,000
" Commerciale, 1999 Ste. Catherine	150,000
Asile Nazareth	80,000
Orphelinat Catholique	18,000
Académie du Sacré-Cœur	45,000
Ecole St. Laurent	8,000
Collège de Pharmacie	6,000
Notre-Dame-des-Anges	24,000
Ecole, 675 rue Lagachetière	1,800
Ecole des Frères, rue Lagachetière	90,000
Couvent du Bon-Pasteur	75,000
Ecole des Frères, rue Sherbrooke	250,000
Académie St. Léon, rue Cadieux	11,000
Ecole, rue Cadieux	6,200
" " Roy	30,000
Union Nationale Française	3,000
Ecole rue Ste. Elizabeth	2,400
Académie St. Denis	22,000
Ecole des Frères de la Doctrine Chrétienne, rue St. Denis	25,000
Cercle St. Denis, rue St. Denis	150,000
Orphelinat " "	55,000
Asile des sourdes et muettes, rue St. Denis	300,000
Ecole, rue Labelle	1,500
Asile de la Providence, rue Labelle	130,000
Académie St. Ignace, rue St. Hubert	12,000
" " " "	5,000
Ecole, 110 St. Hubert	1,600
" 172½ " "	2,000
" 64 " "	12,000
" 62 " "	9,000
" 220 St. Christophe	1,600
" 87 " "	1,000
Presbytère, 160 Jacques-Cartier
Hôpital, 429 " "	2,400
Terrain, Amherst	1,000
" " " "
Ecole, 322 Montcalm	800
" 46 Visitation	30,000
" 292 " "	500
Ecole, 1270 rue Ontario	1,500
Hospice St. Joseph, Mignonne	15,000
Hospice St. Antoine, rue Ste Catherine	25,000
Ecole, Ste. Catherine	4,000
Chapelle de la Miséricorde, rue Dorchester	300,000
Ecole, 205 Lagachetière	1,500
Ecole Ste. Marie, 186 Craig	15,000
Sœurs de la Providence, rue Fullum	400,000
Terrain, rue Fullum	65,000
Prison des femmes	140,000
Ecole en construction, rue Fullum	50,000
Terrain des Sœurs, rue Parthenais	6,000
Terrain, rue Maisonneuve	9,000
Sœurs Ste. Croix	10,000
Ecole, rue Plessis	30,000
Convent, rue Plessis	42,400
Ecole, rue Visitation	5,000
Ecole des Sœurs, rue Ontario	18,000
Couvent St. Vincent de Paul	30,000
Ecole Ste. Brigitte	15,000
Ecole de la rue Lagachetière	15,000
Académie des Sœurs de la Congrégation, rue Craig	25,000
Carmélites	40,000
Couvent d'Hochelega	120,000
Ecole, rue Iberville	500
" des Frères, rue Déséry	20,000
" Publique rue Déséry	8,000
Ecuries de la Fabrique, rue Sanguinet	800
Ecole, rue Sanguinet	30,000
Couvent, rue Drolet	7,000
Ecole des Frères, rue Mont Royal	12,000
Couvent des Sœurs Jésus Marie, rue Rachel	40,000
Couvent, Avenue Marie	6,000

Terrain, rue des Manufacturiers	16,000
Couvent des Sœurs Ste. Croix	25,000
Lot, rue Centre	1,500
Ecole, rue Centre	13,000
Sœurs de la Congrégation, rue Wellington	41,000

Total \$6,238,200

PRESBYTERES.

Séminaire, rue Bassin	5,000
Eglise St. Joseph, rue Richmond	28,000
" St. Patrice, rue Dorchester	20,000
" 1667 rue Ste. Catherine	20,000
" Ste. Brigitte	4,000
" du Sacré-Cœur	10,000
" St. Vincent de Paul	3,000
" Sœurs de Jésus-Marie	6,000
" Abbé Valois	20,000
" de l'église d'Hochelega	8,000
" " St. Gabriel	3,500

\$132,500

RECAPITULATION.

Est	40,000	118,000
Centre	410,000	449,600
Ouest
St. Anne	50,000	98,500	5,000
St. Antoine	562,000	1,785,600	32,000
St. Laurent	110,000	986,800
St. Louis	15,250	37,760
St. Jacques	50,000	1,225,400	28,000
Ste. Marie	312,000	805,900	30,000
Hochelega	29,000	188,500	34,000
St. Jean Baptiste	100,000	127,800
St. Gabriel	67,000	74,500	3,500
	1,775,250	6,238,200	132,500
Eglises	\$1,775,250
Convents, Ecoles et Hospices	6,234,200
Presbytères	1,132,500
Total	\$9,145,950

UNE HERITIERE ROYALE

Les livres de contes, les romans et les féeries qui nous montrent à chaque instant des transformations subites de cendrillons en princesses, de bergères en reines, de mendiants en duchesses, sont quelquefois éclipsés par la réalité; c'est ainsi qu'on vient de découvrir à Détroit dans la personne d'une fillette de 13 ans, une descendante d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, la mère de Henri IV, le roi Vert-galant.

C'est le brave curé de Détroit, le rév. Père Dennisen qui s'est imposé un travail de bénédictin pour retracer cette curieuse généalogie qui a tout le cachet de l'authenticité la plus scrupuleuse et que nous retraçons ci-après dans son intégrité; elle contient une foule de noms qui nous sont familiers, comme ceux des Campeau, Pelletier, Robert, portés par une foule de familles qui peuvent se payer ainsi l'innocent plaisir de se sentir rapprochées de l'arbre royal.

La jeune héritière porte dans la vie usuelle le nom de Julia Lyons, mais son vrai nom est Laing que les Canadiens prononçaient Lainz et dont les Américains ont refait Lyons.

L'ANGLOMANIE

ETRANGER CHEZ LES SIENS

Vous souvient-il du temps où, tous tant que nous sommes, nous avons conservé la consolante illusion que la race canadienne-française avait encore quelque part un coin de terre où elle pouvait se croire chez elle?

Hélas! pour plusieurs d'entre nous, ils sont passés ces jours heureux pour ne plus revenir.

Nous avons voulu ouvrir les yeux, observer ce qui se passe autour de nous, interroger la marche des événements, examiner la signification des faits qui nous intéressent comme peuple, et nous avons été forcés de reconnaître que notre influence diminue à mesure que notre nombre augmente; que la sphère d'action qui nous est propre, d'abord circonscrite à la province de Québec, est maintenant limitée à certains districts ruraux, que la marée montante de l'anglicisation envahit, que l'émigration décime et qu'une majorité hostile tient sous sa dépendance.

Dans les villes, nous avons beau être le nombre, nous ne sommes jamais la classe dirigeante. Si peu nombreux qu'il soit, c'est toujours l'élément anglais qui donne le ton. C'est lui qui gouverne et les nôtres s'estiment très heureux de lui prêter main-forte, de suivre l'impulsion qu'il lui plaît de leur imprimer, de mettre leur influence à son service, pourvu qu'il leur cède une petite part des apparences du pouvoir.

Je ne peux pas nier que de généreux efforts aient été tentés par quelques-uns de nos représentants pour réagir contre cette tendance assimilatrice qui enlève à notre monde officiel toute espèce de cachet canadien-français; mais j'affirme sans crainte d'être démenti que ces efforts isolés ne produisent pas d'autre résultat que de donner une réputation d'excentrique à ceux qui osent se singulariser au point de défendre nos droits jusqu'au bout.

Pour qu'il y eut chez nous un pays vraiment français, il faudrait que nous eussions quelques villes importantes dont notre élément serait le maître absolu. Or, nous n'en avons pas, et sans cela il est impossible de donner la mesure de ce que nous pourrions faire.

Un nombre peut être trop considérable de nos campagnards vont se fixer dans les villes, mais ils n'y apportent aucune influence; ceux qu'ils sont habitués à considérer comme leurs chefs naturels étant, le plus souvent sans le savoir, invariablement soumis à l'influence anglaise.

Je ne reproche pas aux Anglais leurs propensions absorbantes. Au contraire, je les admire: ils sont dans leur rôle. Mais ce que j'ai toujours eu beaucoup de peine à comprendre, ce que je constate avec douleur, c'est la pusillanimité de ceux qui, chargés de veiller à la conservation de nos droits, nous ont inutilement sacrifiés.

Ce n'est pas tout d'un coup qu'on nous a enlevé l'influence à laquelle nous avons droit. C'est petit à petit, graduellement, d'empiètements en empiètements qu'on est arrivé à faire de Montréal, par exemple, une ville où, à en juger par les apparences, le Canadien-Français est aussi étranger que dans n'importe quel centre manufacturier de la Nouvelle-Angleterre.

Le voyageur qui vient à Montréal peut y passer des semaines sans se douter le moins du monde que la grande majorité des habitants est d'origine franco-canadienne.

A moins d'être Français lui-même ou d'avoir quelque raison spéciale pour s'enquérir de ce qui nous concerne, il s'en retourne sous l'impression que nous sommes une quantité négligeable, un groupe de parias toléré par charité.

Nous avons sept ou huit théâtres dont pas un seul français.

Les enseignes, affiches, inscriptions, sont presque toujours en anglais.

Les camelots crient leur marchandise en anglais.

Les saltimbanques débitent leurs boniments en anglais, même dans les établissements les plus achalandés par les Canadiens-Français.

Les compagnies de chemin de fer et de bateaux à vapeurs ne s'adressent qu'à la population anglaise dans les affiches qu'elles font placarder.

Les gares, en pleine région française, portent souvent des noms anglais.

Le quai de l'Île Ste. Hélène porte pour unique inscription: Island Ferry, mais les Franco-Canadiens y vont tout de même et en très grand nombre.

Les marchands franco-canadiens se paient des enseignes anglaises, ce qui n'empêche pas que ce sont surtout les clients d'origine française qui les font vivre. C'est entré dans nos mœurs. On croit que ça doit être ainsi et personne ne proteste.

Cet ostracisme de la langue française, ce mépris affiché publiquement pour la nationalité franco-canadienne se retrouve en haut comme en bas de l'échelle et tout le monde est content.

N'avais-je pas raison de dire en commençant que nous n'avons plus de pays qui soit le nôtre?

Nous sommes voués à l'éparpillement comme le peuple juif.

Je comprends maintenant pourquoi certains Canadiens-Français que l'amour du sol natal avait ramené des États-Unis, sont repartis la rage au cœur et ne veulent plus entendre parler de revenir.

C'était le souvenir de la paroisse française qui les avaient hantés pendant leur absence. Ils se figuraient que nos villes étaient aussi françaises que nos campagnes.

À leur retour ils ont dû se fixer à la ville puisqu'il n'y avait rien à faire pour eux à la campagne. Ils ont alors constaté que leur race y était aussi étrangère qu'aux États-Unis et ils sont retournés là-bas, trouvant que c'est moins humiliant d'être étranger ailleurs que chez soi.

Nous sommes un peuple conquis et nous le savons trop. Nos hommes politiques surtout semblent convaincus que notre rôle à nous est de nous effacer toujours et quand même, devant les prétentions des conquérants, de devancer leurs désirs même les plus déraisonnables.

Ce sont eux qui ont mis à la mode le système des concessions à outrance qui nous a valu la position inférieure que nous occupons aujourd'hui.

Cet engouement contre nature pour les rôles ingrats fait

faire bien des sottises à nos concitoyens les plus huppés. Un exemple récent a prouvé jusqu'à quel point nous aimons à faire le jeu de nos adversaires.

Tout récemment plusieurs personnes ont été victimes d'accidents arrivés presque en même temps. Six jeunes Anglais se noyaient en faisant une promenade en canot. Le lendemain deux Canadiens avaient le même sort.

Tandis que tous les journaux anglais portaient aux nues les vertus de leurs compatriotes défunts, quelques-uns d'entre eux avaient la lâcheté d'insinuer que les Canadiens qui s'étaient noyés devaient être pris de boisson.

Une enquête tenue sur les cadavres de ces derniers n'a pu prouver cela. Il n'y a pas eu d'enquête sur les cadavres anglais, mais par exemple le télégraphe a joué et les colonnes des journaux ont été pendant plusieurs jours consacrées à cet événement que l'on représentait comme une calamité publique.

On n'aurait pas fait mieux pour les personnages les plus éminents du pays.

Il y a même des journaux français, qui, loin de s'apercevoir que la chose était déjà surfaite, se sont crus obligés en conscience, de publier les portraits des six Anglais défunts.

Quelques jours après deux autres Canadiens-Français étaient écrasés par les chars. Cela fit beaucoup moins de bruit.

Et le pompier Garand tombé récemment victime de son devoir, n'a pas reçu la dime des éloges funèbres décernés aux six Anglais noyés en face de St. Lambert.

Ils sont nombreux les pompiers de Montréal qui se sont fait tuer pour protéger la vie et la propriété de leurs concitoyens. Il n'a jamais été question de leur élever un monument.

A l'incendie de Saint Sauveur, il y a quelques années le major Short et le sergent Wallick furent tués par une explosion.

De suite un journaliste canadien-français, désireux pour le moment de faire sa cour à l'élément anglais, se tremousse, s'agite, ouvre une souscription et voilà encore deux Anglais coulés en bronze quand tant de héros obscurs dorment dans la poussière de l'oubli.

Comment voulez-vous qu'avec de pareilles tendances, les anglomanes, qui font la pluie et le beau temps dans notre monde politique et social, n'aient pas réussi à miner graduellement l'influence de la nationalité canadienne-française!

Par exemple, vienne le jour de la Saint Jean-Baptiste, et vous entendrez tous ces bonshommes-là proclamer bien haut leur dévouement à la nationalité canadienne-française.

Un peu plus de dignité dans les actes et moins d'enthousiasme dans les discours; voilà ce qu'il nous faut pour regagner le terrain que nous avons perdu depuis que nos chefs se sont fourrés dans la coloquinte de sauver la race franco-canadienne en faisant du Canada un pays exclusivement anglais.

IGNOTUS.

A TRAVERS LA PRESSE

Le comité de l'eau à Québec recommande que les églises soient taxées à 4 pour 100, les institutions de charité à 1 pour 100, et les autres propriétés exemptes de la taxe de l'eau, à 12½ pour 100.—*Le Monde du 2 juillet.*

L'Etendard cite, à l'appui du privilège des exemptions de taxe, "le travail solide, profond et irréfutable de Mgr Laféche"; c'est absolument comme si l'on demandait l'opinion d'un condamné à mort sur l'abolition de la peine capitale.

— Je dois voir M. X... dimanche.

— Comment ça?

— Il m'a donné rendez-vous.

— Tu peux être sûr alors qu'il ne viendra pas.

— Pourquoi?

— S'il avait eu l'intention d'aller te voir il ne t'aurait pas donné de rendez-vous.

L'abolition des exemptions de taxe est devenue nécessaire. Le gouvernement de Boucherville aurait dû comprendre cela, et puisqu'il voulait absolument taxer, l'occasion était belle pour faire retomber une partie du fardeau sur ceux qui jusqu'ici ont beaucoup retiré de la caisse provinciale mais ne lui ont jamais rien fourni.—*La Patrie.*

TROUVÉ UN PARAPLUIE A ÉTÉ TROUVÉ DANS le bocage Vanasse. Le propriétaire pourra le réclamer en payant les frais de cette annonce.

L'annonce qui précède a été publiée dans le *Trifluvien*. Nous sommes heureux de constater que les bonnes mœurs, fleurissent dans le diocèse des Trois-Rivières. Ce n'est pas à Montréal que l'on annoncerait la trouvaille d'un pepin.

Le *Moniteur du Commerce* publie ce qui suit à l'occasion de la fête du Pays, le 1er juillet:

Entre canadiens-français on se chamaille toujours, on se divise, on s'entre-détruit, on s'enlève à propos de rien. Moins que jamais nous sommes unis, et à cause de cela notre prestige s'en va, au point que le sens pratique qui nous manque nous fait passer aux yeux des populations des autres provinces pour un élément rétrograde, dangereux même, pour la paix intérieure.

Et à qui la faute? A nos maisons d'éducation de toutes les dénominations dans toutes les provinces, qui ont oublié d'inculquer aux enfants le sentiment vrai de l'amour du Canada et des Canadiens, et se sont contentées de développer chez les enfants irlandais l'idée irlandaise, chez les enfants écossais l'idée écossaise, chez les enfants anglais l'idée anglaise, chez les enfants français l'idée française, au lieu d'inspirer à tous, d'abord et avant tout, le sentiment canadien et l'estime mutuelle des races.

Durant les vingt-cinq ans à venir il faudra faire comprendre aux enfants ceci: "Il faut être Chrétien d'abord, Canadien ensuite, et tout ce que l'on voudra après."

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA REVUE.

Directeurs :

Président : L. E. Morin, sr., Directeur-Gérant : A. Filiatreault.
J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLE.

Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREULT.

COLLABORATION : L. Fréchette, Ernest Tremblay, B. Sulte, M. Vidal, Napoléon Legendre, Pamphile LeMay, Hon. Charles Langelier, Rémi Tremblay, Madame Dandurand, Delle Marie Beaupré, Françoise, Calixte Lebeuf, H. C. Saint-Pierre, Rodolphe Lemieux, Gonzalve Désaulniers, Arthur Globensky, Hon. J. E. Robidoux, J. Israël Tarte, H. Roulland, et Pavlidès.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal ; prix du numéro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

B. P. BOITE 324.

Téléphone Fell 6826.

A NOS CONFRES

Quelques-uns de nos confrères ont bien voulu faire part au public de notre apparition sur la planète journalistique.

Tranchant un peu sur les idées courantes, nous nous attendions bien à ne pas savourer de suite le pain beurré de la félicitation.

Nous regrettons seulement que nos confrères ne se soient pas même donné la peine de discuter les opinions émises et se soient contentés de nous classer comme organe d'un parti politique quelconque afin de s'éviter la peine de nous lire et de renseigner les individus qui ne partagent pas les idées du parti auquel on nous accole.

Nous savons par expérience que c'est assommant, par ce temps de canicule, d'avoir un journal de plus à lire par semaine, mais enfin, nous le demandons en hommètes confrères, un peu de courage donc.

L'Etendard s'est montré fort loyal à notre égard en reproduisant notre programme, bien qu'il ne fût certainement pas de son goût ; nous ne pouvions espérer davantage.

En somme, nous remercions nos amis qui ont bien voulu prendre note de notre existence, et nous continuons à demander des autres un bon mouvement, quelques lignes en échange des larges pages que nous leur octroyons.

LA RÉDACTION.

La plupart des journaux, pour excuser leur partisanerie, disent que l'imposition de la taxe directe aurait chassé tous les Canadiens du pays. Il n'est pas besoin de cela, Messieurs. La mesquinerie et l'étroitesse de nos gouvernants, quels qu'ils soient, est l'une des grandes causes aujourd'hui de l'émigration. Ajoutez celle-là à celles que nous avons énumérées dans un dernier numéro.

ORIGINAUX ET D'ÉTRAQUÉS * TYPES QUEBECQUOIS

I

ONEILLE

(Suite et Fin.)

La causticité d'Oneille n'épargnait guère plus les augustes personnages avec qui ses fonctions de figaro, de "barbier apostolique", comme il s'intitulait volontiers, le mettaient en rapports aussi intimes que journaliers.

Il les servait souvent à la jocrisse, et montait tout aussi bien une scie à un prince de l'Église qu'à un cocher de la place.

En premier lieu, il était maître partout.

— Mais je suis dans mon évêché, en somme ! lui disait un jour Mgr Panet impatienté.

— Et moi, s'écriait Oneille, est-ce que je n'y suis pas, dans votre évêché ?

— Je viendrai un peu plus tôt demain matin, n'est-ce pas ? demandait-il un jour à Mgr Plessis, qui venait d'éprouver un cruel désappointement, et qui, contre son habitude, le laissait un peu trop voir.

— Pourquoi donc ? fait l'évêque.

— Dame, Monseigneur, quand les visages sont plus longs, il faut un peu plus de temps pour les raser.

Un beau matin, pendant qu'il rendait ce service à Mgr Signaï, un domestique entre :

— Une dame désirerait voir Monseigneur.

— Je n'y suis pas !

— Dites que Monseigneur est dans ses absences, fait Oneille.

Le mot était piquant, car le bon archevêque passait alors pour connaître un peu les infirmités de l'âge.

Le fait est que les hardiesses du vieux bedeau, bien que sans méchanceté réelle, frisaient quelquefois terriblement l'impertinence.

Voici une de ses dernières malices à l'adresse du même Mgr Signaï, qui dut la subir sans se plaindre, sous peine de coiffer le bonnet.

— Si vous ne voyez pas cela, lui avait dit le vieil évêque, c'est que l'âge vous affaiblit la vue.

— Hélas ! Monseigneur, répond Oneille, il n'y a pas que ma vue, allez, qui se détériore en vieillissant. Tenez, tout le monde ne se rend probablement pas compte de ça comme un bedeau, mais plus je vieillis, moi, plus je m'aperçois que je deviens bête.

Oneille avait si bon cœur, au fond, et il était en outre si bien passé à l'état de vieille institution, qu'on ne pouvait s'empêcher de lui manifester beaucoup d'indulgence.

On lui pardonnait tout.

* Reproduction interdite. Voir le numéro du 23 Juillet.

Un jour, il faisait voir au directeur du séminaire, le même M. Gingras dont j'ai parlé plus haut, toute une famille de petits cochons qu'il élevait dans sa cour, en dépit des règlements municipaux.

— Mais, lui fit remarquer le bon prêtre, votre auge est trop petite, maître Oneille ; c'est à peine s'ils peuvent manger quatre là-dedans.

— Je le sais bien.

— Mais vous en avez cinq !

— Eh dame, ils feront comme au séminaire : pendant que les autres mangeront, il y en aura un qui fera la lecture spirituelle.

Et le vieux prêtre de sourire à la malice.

Au surplus, si l'on se fâchait, vite un mot pour rire, et les mécontents désarmaient de suite.

Une fois, pourtant, la disgrâce faillit être sérieuse.

Avouons qu'il y avait de quoi.

C'était un jour de Pâques.

Rien de solennel comme une cérémonie pontificale dans la cathédrale de Québec.

Cette nef élevée, où la voix des orgues roule si majestueusement ; ce vaste chœur où la pompe épiscopale se déploie avec tant d'éclat ; cet autel surmonté d'un baldaquin aux proportions et à l'aspect si magistralement imposants, tout contribue à produire un effet avec lequel on ne se familiarise pas.

Qu'on le demande aux habitués.

Ce jour-là, le coadjuteur, Mgr Turgeon, officiait, et l'archevêque, Mgr Signaï, occupait le trône archiepiscopal.

Jean-Baptiste Oneille, en grand uniforme chevronné d'or et bordé de rouge, était assis dans le bas-chœur, près du pain bénit, portant à la main, aussi gravement que possible, le traditionnel *pedum* à viroles d'argent.

Tout à coup — je ne sais plus à quel moment du service divin — voilà l'enfant de chœur le plus rapproché d'Oneille qui se met à bâiller.

Puis son voisin.

Puis un autre.

Puis un autre...

Enfin, voilà une longue rangée de petites bouches démesurément ouvertes sur toute la ligne.

Qui voit bâiller bâille.

L'épidémie traverse le chœur, gagne les rangs plus élevés, envahit les stalles.

Les séminaristes bâillent.

Les vieux prêtres bâillent.

L'archevêque lui-même — ô scandale ! — bâille sous son dais à se décrocher la mâchoire.

Ce n'est pas assez.

On se met à bâiller dans la nef ; et la maladie, se propageant d'un banc à l'autre, s'empare de tous les assistants.

Les chantres de l'orgue eux-mêmes ne peuvent plus ouvrir la bouche que pour bâiller.

C'était Oneille, — il était si curieux à voir que tout le monde le regardait, — qui avait donné le signal de ce bâillement général, et qui recommençait aussitôt que la contagion nerveuse faisait mine de décroître.

Quand on s'en aperçut, les uns rirent beaucoup ; mais Mgr Signaï ne le prit pas si gaiement.

L'archevêque indigné conclut sa verte sermonne au coupable en lui défendant de jamais "remontre sa face devant lui".

Le lendemain, à l'heure de sa toilette, le prélat vit apparaître un être étrange, qu'il ne reconnut pas d'abord, et qui lui faisait des saluts grotesques.

Oneille avait tourné sa perruque, noué sa cravate, et passé son habit sens devant derrière, et, dans cet accoutrement saugrenu, se présentait à reculons, son rasoir et son pinceau à barbe à la main, se conformant à l'ordre qui lui avait été signifié de ne pas montrer sa face devant l'archevêque.

L'apparition était si cocasse, que celui-ci fut pris de fou rire, et rendit ses bonnes grâces au spirituel bedeau.

Comme on le pense bien, l'esprit d'Oneille n'était pas moins intarissable dans son atelier de coiffeur.

Un de ses clients arrive un matin, très pressé :

— Père Oneille, dit-il en entrant, pouvez vous me raser en un temps et deux mouvements ?

— Ça dépend, répond le vieux ; pourvu que vous me laissiez prendre le *temps* pour faire les *mouvements*.

Le lendemain, c'est un jeune blanc bec dont les joues s'estompent à peine d'un duvet de pêche, qui lui demande le prix d'une barbe...

Oneille le fait asseoir, lui enveloppe le cou d'une serviette, lui passe le blaireau plein de mousse blanche sous le nez, promène rapidement son rasoir sur le cuir, puis s'assied, prend une gazette, et s'absorbe.

— Eh bien, fait le jeune étourneau, que faites-vous là ?

— Vous le voyez, je lis.

— Et ma barbe ?

— Parbleu, j'attends qu'elle pousse.

Il se faisait beaucoup d'inhumations, autrefois, dans le sous-sol des églises, et les fidèles qui fréquentaient la cathédrale de Québec se demandaient, depuis quelque temps, si cela ne pouvait pas avoir quelque effet anti-hygiénique.

On s'imaginait même sentir des émanations cadavériques, et les nombreuses plaintes qui arrivaient aux oreilles des autorités provoquèrent une enquête.

Naturellement le bedeau fut appelé à donner son témoignage, et on lui fit subir un interrogatoire pressant :

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

LES BATAILLES DE LA VIE

DETTE DE HAINE

PAR

GEORGES OHNET.

No. 2.

PREMIERE PARTIE

(Suite)

I

Comme tout ce qui n'était pas le cher bonheur de revoir celles qui le préoccupaient uniquement, lui paraissait mesquin, inutile et bas !

Il s'attardait dans ses pensées, avec ravissement, et il s'était si bien abstrait de ce qui l'entourait, que ce fut presque avec surprise qu'au bout de quelque temps il retrouva la notion des choses extérieures. Il lui sembla qu'il s'éveillait d'un long sommeil, pendant lequel un songe délicieux l'avait charmé. La voix du marquis italien, chantante et colorée, parvint à son oreille. Girani, avec toutes sortes de précautions et de réticences, commençait le récit d'une aventure d'amour. Ses compagnons l'avaient plaisanté sur son mutisme, lorsque tous se livraient aux confidences, peut-être aux hâbleries. Mais il n'avait pas d'abord répondu à leurs vives exhortations. Il gardait un visage fermé, sans pouvoir cependant dissimuler un sourire qui avait porté au plus haut point d'ardeur la curiosité des assistants.

— Ah ! Vous êtes un cachottier, marquis ; je suis sûr que, de nous tous, vous êtes le plus favorisé ! Tourné comme vous l'êtes, riche, libre, eh ! vous devez réussir admirablement auprès des femmes... En ce moment, vous avez tout l'air d'un homme qui savoure un secret bonheur !..

Girani se taisait toujours, et cependant l'éclat de son regard, la palpitation de ses lèvres, le rayonnement de son visage, étaient le plus éloquent des aveux. Les autres, acharnés à savoir ce qu'il voulait taire, le pressaient. Ne pouvait-il conter son aventure sans faire connaître celle qui en était la séduisante héroïne ? Car elle était ravissante, on s'en doutait !

— Oh ! oui, ravissante ! laissa échapper le marquis. Une exclamation générale avait accueilli cette imprudente parole, et, sur la pente de l'indiscrétion, l'Italien peu à peu s'était laissé glisser. Maintenant, il contait sa romanesque intrigue, et tous étaient silencieux, attentifs, captivés, un peu jaloux. C'était à Monaco, en visitant le palais du Prince, qu'il avait rencontré celle qu'il adorait, accompagnée d'une autre jeune fille et d'une vieille dame. Rien de plus honnête que le maintien de ces enfants sous la garde de leur parente. Il s'était discrètement tenu à l'écart, mais les observant de loin, pris par leur grâce décente et leur naïf contentement. Pendant une heure il les avait ainsi suivies, écoutant leurs réflexions, leurs remarques, leurs questions au gardien qui les guidait, s'enivrant de leur charme, et ne sachant laquelle lui plaisait davantage, de la brune ou de la blonde. Car, des deux jeunes filles,

il y en avait une blonde et l'autre brune. Elles ne paraissaient même pas s'être aperçues de sa présence, et si, pour descendre un escalier obscur et difficile, il n'avait pas offert l'appui de sa main à la vieille

dame, sans doute les deux charmantes touristes n'auraient pas levé les yeux sur lui. Cependant, arrivées dans la cour, elles s'étaient retournées et, là, lui avait avec un simple sourire adressé un remerciement. Elles étaient montées, à la porte du château, dans un landau bien attelé, et avaient pris la route de la Condamine.

Lui était resté à Monte-Carlo, les yeux ravis de la beauté, si dissemblable et si parfaite pourtant, des deux jeunes filles, l'esprit tout rempli de leur souvenir. Il avait été au trente et quarante, avait perdu une grosse somme, et, indifférent à sa mauvaise fortune, il avait passé le reste du jour à penser à ces belles personnes qui l'avaient si promptement, si sûrement conquis, et que, selon toute vraisemblance, il ne devait plus revoir.

Mais le hasard s'était chargé de les remettre en présence et, cette fois, de lui indiquer nettement quelle était celle qu'il était destiné à aimer. Il avait, pour occuper une de ses journées, formé le projet de visiter la frégate américaine qui, tous les ans, stationne dans la rade de Villefranche, et, après deux heures données à l'inspection détaillée que lui avait facilitée la bonne grâce des officiers, il était revenu à terre. Là, avant de prendre le train, il s'était promené au bord de la baie, dans les chemins fleuris et ombreux, regardant la mer d'azur se briser murmurante sur les rouges récifs, roulant dans ses vagues argentées les longues algues vertes, qui traînaient au fond comme les chevelures de naïades.

Il allait, sans pensée, plein de cette joie de vivre, qui naît de l'air pur, de la brise légère et du ciel sans nuage, lorsqu'au détour du chemin il s'était trouvé face à face avec deux femmes qui venaient en cueillant des fleurs. La première était une quarteronne au madras rouge, à la peau cuivrée, qui portait dans ses bras une botte de mimosa et de jasmin. La seconde était une des deux jeunes filles rencontrées au palais Grimaldi. Ils s'étaient reconnus, et, avec un sourire, elle avait répondu à son salut. Puis elle avait passé, et lui, sans pouvoir s'en défendre, l'avait suivie, de loin, pour ne la point inquiéter, ne perdant pas de vue, à travers les trouées des massifs, les découpures des bosquets, sa robe claire qui se détachait sur le fond de verdure. Il était ainsi arrivé à une villa blanche et rose ensevelie sous les fleurs. La jeune fille avait disparu, et, après une longue attente devant la porte, sûr que c'était là qu'elle habitait, il avait repris le chemin de Monte-Carlo, le cœur profondément troublé et l'esprit uniquement occupé par la belle inconnue.

Ce récit avait d'abord frappé distraitemment l'oreille de Ploërmé. Il songeait. Subitement, les personnages du récit de l'Italien étaient, par un inexplicable phénomène, devenus les mêmes que ceux de son rêve. Trois femmes : une vieille et deux jeunes. Et un instinct secret l'avertissait que c'étaient celles qu'il évoquait, au même instant, dans sa pensée. Pourquoi ? N'y avait-il donc qu'elles que le Girani eût pu rencontrer ? N'importe ! Un tremblement intérieur, une angoisse douloureuse s'emparait de lui, et, sans que rien motivât son inquiétude ou sa jalousie, il souffrait cruellement. Il écoutait l'Italien qui poursuivait son récit, banal dans ses péripéties de campagne amoureuse : guet, pour apercevoir la belle habitante de la villa, station prolongée au bord de la baie, pour échanger avec elle un regard, puis, hardiesse soudaine qui, l'occasion se présentant, le poussait à lui parler, et colère dédaigneuse de la jeune fille. Alors une lettre pour s'excuser, sa persistance à écrire, quoiqu'on ne lui répondît pas. Et enfin la connivence de la mulâtresse qui s'était intéressée à sa cause. Tout le malpropre développement de l'aventure galante avec cette malheureuse enfant, au milieu de la fumée des cigares, sous le regard allumé de ces hommes, parmi les réflexions égrillardes et les questions outrageantes, voilà ce que Ploërmé entendait. Et il n'y avait point

à douter que ce fussent les mêmes femmes qu'il aspirait à revoir, la même maison vers laquelle il se dirigeait avec une hâte si joyeuse. Ses espérances, son bonheur, en une seconde, tout avait été renversé, profané. Et le beau lac limpide, dans lequel sa vie à venir se reflétait si douce, se changeait en un cloaque fangeux dont il se détournait avec horreur.

Cependant l'Italien, de sa voix chantante, continuait son histoire. Il en était aux rendez-vous dans le jardin embaumé, pendant les molles nuits aussi belles que les jours, à la clarté de la lune qui prêtait son mystère au charme des entretiens à voix basse. Une douleur immense s'empara de Ploërné. La certitude s'imposait à lui, quoiqu'il voulut maintenant fermer ses yeux à la précision des détails qui attestaient l'horrible réalité des faits. Dans ce naufrage de tout son être moral, une seule illusion surnageait. Il y avait deux jeunes filles dans la maison maintenant déshonorée. Laquelle s'était perdue? La sœur ou la fiancée? Choix atroce et qui lui déchirait le cœur, mais qu'il fallait faire, cependant. Et il en venait à espérer que celle qui avait tout oublié c'était celle qu'il n'aimait que comme une amie, comme une compagne d'enfance, et que celle qu'il adorait avait su se conserver à lui tendre et fidèle. Dans sa pensée, ce redoutable problème se posait : Laquelle? Et il tremblait de questionner, autant qu'il souffrait de ne pas savoir.

Mais là où il n'hésitait pas, c'était dans la haine subite, formidable, sauvage, qui enflammait tout son être contre le héros de la galkante aventure. Pâle, les dents serrées, les yeux ardents, il se ramassait comme pour bondir sur l'Italien. Son cœur battait à l'étouffer. Et cependant son cerveau était calme, presque glacé; il calculait ce qu'il allait faire; ses mains tremblantes, énervées, s'agitaient dans des menaces inconscientes, pressées de frapper, et sa tête raisonnait lucide. Il se disait : Je ne puis brusquement l'interrompre pour le souffleter. Il doit y avoir au moins une courte explication entre ce misérable et moi, afin que mes amis ne s'imaginent pas que je suis, tout à coup, devenu fou furieux. Et cependant il faut que je l'insulte, que je lui crache ma colère et mon mépris à la face, que je me donne cette jouissance de lui rendre ce qu'il vient de me faire endurer depuis un quart d'heure.

Un brouhaha de voix l'avertit que le récit était terminé. Autour du marquis souriant, les convives échangeaient leurs impressions.

— Heureux, ce Girani! Oui, certes, une telle bonne fortune!

— Il n'y a que ces bruns à figure pâle pour affoler les femmes!

— Un vrai roman, en tous cas, et des plus intéressants.

— On comprend les absences du cher marquis, maintenant... Il est plus souvent dans les environs de Villefranche qu'à Nice et à Monte-Carlo, ou avec ses amis de l'escadre!...

— Messieurs, me blâmez-vous?... demanda l'Italien, avec fatuité.

— Non pas!... Mais quel sera le dénouement de l'histoire? A toute histoire, il faut un dénouement... Si la jeune fille est de bonne famille, et riche, et si vous l'aimez, comme vous nous l'avez dit, mon cher, épousez-là!

L'Italien resta un instant pensif, un nuage passa sur son front, puis son sourire reparut :

— Oui, l'épouser, sans doute; mais que dirait la marquise Girani, qui est à Florence?...

— Marié! Ah! Diable! Voilà une complication... Vous ne nous aviez pas raconté que vous étiez marié!

— Je vis ass-z mal avec ma femme, et je n'en parle pas volontiers... Mais elle existe, et nous n'avons pas le divorce en Italie... D'ailleurs la marquise est une fervente catho-

lique, elle résisterait à une tentative de rupture du lien conjugal.

— Et cependant vous adorez la jeune fille?...

— Je l'adore.

Il y eut une seconde de silence; puis une voix, dont l'apreté fit vibrer les nerfs de tous les assistants, prononça ces paroles :

— Il faut alors, pour vous être conduit de la sorte avec elle, que vous soyiez un fier misérable!

Le silence se rétablit profond, pesant, mortel. Tous les convives debout, immobiles, regardaient Girani devenu blême, et, à trois pas de lui, Ploërné, qui souriait, mais d'un terrible sourire.

— J'ai mal entendu, balbutia l'Italien, ou bien, vous avez voulu plaisanter?... Nous sommes entre amis, mais l'expression est pourtant un peu vive...

Le commandant fronça le sourcil, et, s'avançant jusqu'à toucher le marquis, il dit :

— Je n'ai pas plaisanté, et je répète que l'homme qui a commis l'infamie dont vous venez de vous vanter est le dernier des misérables!...

— Mais, monsieur, vous m'insultez! cria Girani.

— Vous avez mis du temps à vous en apercevoir! dit Ploërné avec une sombre ironie.

L'Italien fit un geste, pour en appeler à ceux qui l'entouraient. Une stupeur l'anéantissait. Il ne comprenait pas cette intervention subite, cette agression inattendue, et cette comédie se terminant brusquement en drame.

Le lieutenant Listel s'était jeté entre les deux hommes et essayait de raisonner Ploërné :

— Non! s'écria le commandant, point de raison. Je connais les femmes dont ce drôle a parlé... J'atteste ici qu'il a menti et s'est vanté ignominieusement. Il a besoin d'une leçon, je me charge de la lui donner!

A ces mots : "Je connais les femmes," le marquis eut un hochement de tête. Il commençait à voir clair. Il voulut parler, mais deux des assistants l'entraînaient, afin de le séparer de Ploërné et d'éviter une collision imminente. Le commandant était resté au salon, entouré de ses amis qui s'efforçaient de le calmer. Mais il gardait un visage impénétrable, et à tous leurs raisonnements opposait le silence. Ils tâchaient de lui expliquer qu'il y avait là un déplorable malentendu, qu'après tout il était fort possible qu'il se fût trompé; que peut-être, en tout cas, le marquis avait exagéré les choses. Il demeurait immobile, muet, avec un sourire d'une effrayante fixité. Il n'écouait même pas ce que lui disaient ses amis. Une des dernières phrases, prononcées par l'Italien, avait, dans le cerveau du commandant, provoqué une nouvelle tempête : "Que dirait la marquise Girani qui est en Florence?" Ainsi le séducteur était marié. Il ne restait même pas à Ploërné cette ressource un instant acceptée — avec quelle douleur cependant! — de contraindre cet homme à réparer la faute commise en épousant sa complice. Il n'aurait même pas cette satisfaction de pouvoir rendre l'honneur à celle qui s'était si follement compromise. C'était cette déception déchirante qui l'avait fait éclater en paroles insultantes et qui l'animait, en ce moment, d'une rage formidable. Aux exhortations de ses compagnons il ne répondait toujours pas. Une pâleur s'était étendue sur son visage, les ailes de son nez se pinçaient, et ses lèvres mordues étaient crispées par le même menaçant sourire.

— Voyons! Il doit y avoir moyen d'arranger cette affaire-là, dit Listel... Tu ne connais pas Girani, tu ne peux avoir d'animosité contre lui... Il y a certainement une erreur... On va s'expliquer... Tiens, voilà nos camarades qui reviennent.

La porte s'était ouverte et Houchard rentrait avec un des convives. Ils étaient fort agités, mais ils souriaient. C'était de bon augure.

— Eh bien ! s'écria Listel, où en êtes-vous par là ?
 — Nous en sommes à un arrangement... Ah ! Diable. Ca n'a pas été tout droit.
 — Mais êtes-vous constitués comme témoins ?
 — Sans doute.
 — Alors il faut que nous restions seuls tous les quatre
 Où allons-nous mettre Ploërné ?

— Mais à quoi bon rester seuls, puisque, dans une minute, nous allons être obligés de rappeler le commandant pour lui soumettre l'accord que nous proposons, et dont l'acceptation par lui terminera amiablement l'affaire... Il n'y a eu que des paroles, point de voies de fait... Après un déjeuner d'amis, où on s'est un peu échauffé, rien d'irréparable...

A ces mots : "rien d'irréparable," une lueur passa dans les yeux de Ploërné, et sa bouche se contracta plus douloureuse. Il ne parla point cependant, attendant la suite de la négociation.

— Voilà à quoi nous sommes arrivés, reprit le major, après avoir raisonné beaucoup Girani qui était comme un fou en voyant les conséquences de son bavardage... Car il n'y a eu qu'un bavardage... Vous entendez, commandant... Notre convive nous a raconté un roman de sa façon... Les personnages sont vrais, mais l'intrigue est fautive. Il nous l'a déclaré... Il le déclarera devant vous... Il a, en effet, rencontré la jeune fille dont il s'agit... Il en a été amoureux, il a rôdé autour de sa maison, c'est encore vrai, mais il ne lui a jamais adressé la parole, il n'a jamais eu d'entrevue avec elle... Il s'est vanté... Il a pris son rêve pour la réalité... Il était gris, en somme, ce qui n'est pas un grand crime. Et vous avez été vraiment dur pour lui !...

Ploërné interrompit son camarade par une violente protestation :

— Vraiment ! Vous trouvez ? dit-il d'une voix enrouée par l'émotion.

— Voyons ! Ne vous fâchez pas !... Nous reconnaissons tous nos torts, nous acceptons votre sortie, un peu vive, comme une punition de notre forfanterie, mais quand nous aurons fait toutes ces concessions, au moins vous consentirez bien, vous, à retirer les expressions outrageantes dont vous vous êtes servi ?...

Le commandant resta silencieux et immobile. Il n'acquiesçait ni du geste, ni de la voix. Il semblait si peu disposé à accepter l'accommodement qui lui était proposé, que les quatre témoins se regardèrent pleins de trouble et d'inquiétude.

— Voyons, Ploërné, dit Listel, tu ne peux pas refuser de terminer une affaire dans des conditions aussi avantageuses pour toi... Ou bien tu vas nous laisser croire que tu cherches à Girani une mauvaise querelle... Allons, tu acceptes... C'est entendu ?...

Ploërné fit quelques pas d'un air irrésolu, puis s'arrêtant brusquement :

— Nous étions une douzaine d'hommes ici. Il peut arriver que tous ne soient pas discrets et que l'affaire s'ébruite. Pour mettre mieux à couvert l'honneur de celle dont j'ai pris la défense, je veux une déclaration écrite.

— Eh bien ! Nous prenons sur nous de te la promettre. Girani ira aussi loin que possible dans la voie des concessions. D'ailleurs, il paraît avoir aussi à cœur que toi de défendre la réputation de la personne dont il a si inconsidérément parlé.

Ploërné devint plus pâle encore, à cette assurance de l'intérêt que son adversaire prenait, malgré tout, à celle qu'il avait compromise. Les deux témoins sortaient. Le commandant et ses deux amis restèrent seuls.

— Tu vois, fit Listel, cela s'arrange à ta satisfaction...

— Tout à fait ! murmura le commandant avec une âpre ironie.

Ils se turent, attendant. La neige, au dehors, continuait à tomber. Dans la pièce voisine, au milieu du silence, des bruits de voix se faisaient entendre. Au bout de quelques minutes, la porte se rouvrit, et les témoins reparurent. Houchard, très grave, tenait à la main une feuille de papier. Il la tendit à Listel, qui la lut avec son camarade, puis la passa à Ploërné, qui la regarda d'un œil presque indifférent.

— Maintenant que nous avons fait tout ce que vous avez voulu, Ploërné, nous attendons que vous fassiez à votre tour la concession exigée... Vous y consentez, n'est-ce pas ?

Le commandant leva la tête, et, regardant les quatre témoins de cet air qui les avait déjà si fort troublés, il dit avec une tranquillité affectée :

— Avant tout, je veux dire un mot à M. Girani.

— Mais, mon cher, c'est tout ce qu'il y a de plus incorrect ! s'écria Listel. Nous avons déjà conduit l'affaire très irrégulièrement...

— C'était pour le bien, insinua pacifiquement le docteur. Ne le regrettons pas.

— Mais ce que vous réclamez maintenant...

— C'est à prendre ou à laisser, dit Ploërné avec sa douceur inquiétante.

— Nous allons donc demander au marquis s'il veut y consentir.

La porte était restée entr'ouverte. Girani, qui sans doute écoutait, parut sur le seuil. Il s'avança vers le commandant avec une contenance fort digne. Du geste Ploërné l'amena dans l'embrasure de la fenêtre, et là, le dévorant du regard, tout son sang subitement remonté du cœur au visage :

— Laquelle des deux avez-vous voulu désigner, dit-il d'une voix étouffée et tremblante... Laquelle des deux... Lydie ou Thérèse ?

Le problème de sa vie allait, en une seconde, se résoudre. Il attendait la réponse de l'Italien, plein d'une anxiété affreuse.

— Laquelle ? répéta-t-il sourdement. Oh ! Répondez ! Il y va, pour moi, de bien plus que la vie !...

Le marquis hocha la tête soucieux ; puis, avec fermeté :

— Je ne puis vous répondre.

— Pourquoi ?

— Parce que ce serait commettre, à votre instigation, une nouvelle indiscretion cent fois plus grave que la première, car, maintenant, je sais devant qui je parle.

— Ah ! Malheureux ! Vous ne comprenez donc pas le mal que vous me faites !... Prenez garde !...

Sans répondre un seul mot, Girani s'était écarté. Les yeux étincelants. Ploërné l'avait suivi.

— Eh bien ? demanda Houchard, avec l'espoir que les deux adversaires étaient réconciliés.

— Eh bien ! s'écria Ploërné, j'ai pris connaissance de la déclaration de monsieur, j'ai eu avec lui une explication supplémentaire, et après avoir lu ce qu'il a écrit, entendu ce qu'il a dit, je déclare que, non content de s'être conduit comme un drôle, il se conduit maintenant comme un lâche !

— Monsieur ! fit Girani en s'élançant sur Ploërné.

Mais le commandant avait été plus prompt, et sa main levée venait de s'abattre sur le visage du marquis.

Les quatre hommes s'étaient jetés entre les adversaires ; tous criaient :

— Ploërné, vous êtes fou ! Messieurs, il ne sait ce qu'il fait !... Girani, éloignez-vous !...

La voix de Ploërné domina le tumulte, très nette et très froide :

— Je sais ce que je fais, messieurs, point d'équivoque. Nous ne sommes que des hommes ici. Donc pas de mé-

nagements. Il ne s'agit plus que de se battre. Monsieur doit-en avoir tout aussi envie que moi... Il y a des armes chez votre ami... Celles que vous voudrez. Mais séance tenante... Je pars demain, je n'ai pas le loisir de remettre cette affaire.

Il paraissait aussi calme que quand il était entré dans le salon, avant de déjeuner.

Listel l'avait emmené dans un coin, et très grave lui disait :

— Qu'est-ce que tu préfères comme arme ? Qu'est-ce que tu tires le mieux ?...

— C'est à lui que le choix appartient... Ce qu'il voudra, comme il voudra... Et, n'aie pas peur, je vais le tuer, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu !

— Fais bien attention... Il est de première force au pistolet !

— Tant mieux. Au moins je ne l'assassinerai pas !

Il regardait son ami avec une telle confiance, avec une telle certitude que celui-ci en restait épouvanté. D'un homme aussi brave que l'était Ploërné, aucune forfanterie ne pouvait être soupçonnée. Il y avait donc, dans l'assurance qu'il donnait de tuer son adversaire, une sorte de violence faite à la destinée, une domination des faits par la volonté, qui terrifiait. Et le lieutenant, qui avait cependant vu de sanglantes batailles, ne pouvait reprendre son sang-froid, demeurant inerte et tremblant devant son ami résolu et implacable. Le maître de la maison revenait, après quelques minutes de conversation avec les témoins de Girani.

— Tout est décidé, fit-il. Le pistolet, à vingt-cinq pas, au visé... Trois balles tirées par chacun des adversaires...

— C'est bien ! dit le commandant.

— Il fait dehors un fichu temps, reprit le major. Si vous vouliez, j'ai derrière la maison un grand hangar, qui servait au précédent propriétaire de pressoir pour les olives... Il a bien trente mètres... Vous y seriez à couvert.

— Où il vous plaira. Mais faisons vite !

— Il est enragé, ce Ploërné, dit tout bas Listel à son co-témoin. Tout à l'heure il m'a fait peur... Ça va être sérieux, prépare d'avance ta trousse, des bandes et tout ce qu'il faut pour raccommoquer un blessé.

— Sacrebleu ! Et s'il y a mort d'homme ?...

— Alors ce sera l'affaire des pompes funèbres?... Mais quelle responsabilité pour nous !

— Tout se passe correctement, n'est-ce pas ?

— Autant qu'il est possible, dans une situation aussi anormale.

— Tu prêtés tes pistolets ?

— Ces messieurs les ont.

— Aucun des adversaires ne les connaît ?

— Aucun. On va tirer, à pile ou face, le choix des places et le droit de charger. Remplis toutes ces formalités, moi je reste avec Ploërné.

Listel s'éloigna. Dans la pièce voisine, l'un des témoins de Girani attendait. Dans le salon, le marquis et le commandant n'étaient séparés que par la distance d'une fenêtre à l'autre, assistés chacun d'un de leurs amis. Assis devant une petite table, l'Italien écrivait. Penché, le front assombri, il se hâtait, et sa plume courait sans une hésitation. Il savait bien ce qu'il voulait dire. Il poudra l'encre fraîche, plia la feuille, la mit sous enveloppe, écrivit l'adresse : "Monsieur... monsieur..." Burel, qui regardait machinalement, ne put lire le mot. Puis il glissa la lettre sous une seconde enveloppe, et, se tournant vers le jeune officier :

— S'il ne m'arrive rien, ou si je ne suis que blessé, vous me rendrez ce papier. Si je suis tué, vous la porterez au consulat d'Italie à Toulon, sans ouvrir la première enveloppe, sans regarder le nom du destinataire... Vous me le promettez sur l'honneur ?

— Soyez tranquille, je vous le promets.

Au même instant, Listel reparut et dit :

— Messieurs, quand vous voudrez.

D'un même mouvement les deux hommes s'avancèrent. Girani le premier, Ploërné ensuite avec le maître de la maison. Au bas de l'escalier, celui-ci passa devant pour monter le chemin. On traversa le vestibule, une office, une petite cour, un bout de jardin, et on se trouva sous un bâtiment, portant sur quatre piliers de briques, formant un grand parallélogramme. Sur les quatre côtés, l'air libre et, sous le pied, un sol de terre battue. Dans un coin, du bois à brûler rangé, quelques bouteilles vides et des caisses. Rien qui put servir de point de repère ou de guide pour le tir : un endroit préparé à souhait. Tout autour la neige tombait, et, dans le jardin déjà blanc les arbres frissonnaient sous le souffle du vent.

— As-tu quelques recommandations à me faire ? demanda Listel à Ploërné, en le menant à sa place, qui venait d'être marquée, après un mesurage scrupuleux de la distance.

— Aucune autre que d'aller à mon hôtel, si je suis tué, et de prendre tous mes papiers pour les porter au préfet maritime. Il les classera, gardera ce qui intéresse le service, et rendra le reste à ma famille.

— Bien. Donne-moi la main, voici Burel qui t'apporte ton pistolet, moi je vais porter le sien à Girani.

Le commandant pressa la main de son camarade, sans laisser paraître la moindre émotion. Il était ferme, froid, merveilleusement maître de ses nerfs. Il examinait le terrain avec un calme parfait, et venait de remarquer que, sur un massif de lauriers poudrés à frimas, son adversaire se détachait en noir, comme une véritable cible. Il prit le pistolet que lui tendait Burel, en releva le chien pour appuyer fortement la capsule, le mania deux fois, pour s'assurer qu'il était bien en main, puis, le serrant fortement, il abaisa le bout du canon vers la terre.

— Tu sais, mon vieux, lui glissa Burel, je suis témoin de ton adversaire, mais je voudrais bien te revoir intact, tout à l'heure.

Le commandant le regarda avec fermeté et répondit ces seuls mots, sorte de prière résignée du marin au moment d'aborder le danger : A Dieu vat !

Les témoins s'étaient rangés de chaque côté, et, dans l'espace libre, les adversaires se trouvaient en présence. Girani blême, Ploërné sombre. Tous deux très résolus. Listel, dans le silence, demanda :

— Êtes-vous prêts, messieurs ?

— Oui, répondirent les combattants, d'une seule voix.

Il y eut un léger temps, puis le commandement :

— Feu... un, deux, trois.

Les deux pistolets se levèrent en même temps, une flamme jaillit de celui de l'Italien, et la casquette galonnée du commandant, enlevée par la balle, sauta à dix pas. Ploërné, nu-tête, les sourcils froncés, les lèvres serrées, le canon à la hauteur du visage, offrait l'aspect formidable d'un homme sûr de lui, et qui a réservé son feu. Il resta une seconde immobile, et on eût entendu battre le cœur des assistants, en proie à une angoisse horrible. Enfin une détonation retentit, et le marquis roula dans la poussière. Tous les témoins s'étaient précipités sur lui. Houchard les écarta du geste et, ouvrant la redingote et le gilet du blessé, il vit sur le plastron blanc, à la hauteur des côtes, un filet de sang qui suintait. Il écarta la chemise : un petit trou violacé étoilait le flanc du malheureux qui, la bouche déjà rouge, haletait avec effort. Le regard anxieusement fixé sur le médecin, il attendit son arrêt :

GEORGES OUNET.

(A Suivre.)

FEUILLETON DU CANADA-REVUE

CHERE ADOREE

(Suite)

X

Belin l'a cependant reconnue? Non. Il a dit: "Sous certains rapports, vous ressemblez à Fernande, et pour cette raison vous ne pouvez pas rester avec nous." Il n'a pas dit: "Vous êtes Fernande..." Quels points de ressemblance l'avaient frappé? La taille, si déformée pourtant? Elle s'applique à la rendre plus disgracieuse. Sa voix? Elle s'étudie à la changer. Son regard, si brillant, si vif autrefois? Il est bien éteint aujourd'hui... Elle n'a plus aucune coquetterie. Elle fait bon marché d'elle-même. La mère a tué la femme.

Malgré toutes ces précautions, ces artifices, il l'a peut-être reconnue, et cependant il l'admet, il la garde chez lui sans que la vraisemblance, croit-elle, soit encore choquée. Elle a peut-être raison: dans une pièce, due à la collaboration de MM. Eugène Nus et Adolphe Belot, et représentée autrefois au théâtre du Vaudeville, sous le titre de *Miss Multon*, un mari se trouve exactement dans la même situation: entre deux femmes, celle qu'il a crue morte et celle qu'il a épousée, de bonne foi, se croyant libre. Quelques critiques, quelques-uns seulement, se sont écriés: "Ce n'est pas vraisemblable." Ne voyons-nous pas tous les jours, sous nos yeux, des choses beaucoup plus étranges? L'imagination du romancier, ou de l'auteur dramatique, ira-t-elle jamais jusqu'où peut aller la vie vécue? Le plus imaginatif d'entre eux ne sera-t-il pas toujours dépassé par la réalité? Invraisemblable! Pourquoi? Que pouvaient faire le mari de Miss Multon et celui-ci... qui sont peut-être les mêmes... vis-à-vis d'une femme bien résolue? Refuser de la recevoir, lui fermer la petite porte par laquelle elle consentait à rentrer chez elle? Alors, elle se serait fait ouvrir la grande? Quoi! par amour maternel, afin d'épargner à ses enfants le bruit, le scandale d'un procès, pour que leur vie ne soit en rien troublée, que leur jeunesse s'écoule silencieuse, respectée, elle se diminue, elle se décline, elle change sa position de femme légitime contre celle d'institutrice, de demi-servante; elle pourrait se faire reconnaître, revivre, elle consent à rester morte... et on viendrait lui dire: "Non, non, nous ne voulons pas de vous, même comme cela, malgré votre humilité, votre abnégation. Partez, on vous chasse." Mais, voilà où serait l'invraisemblance!

"Cependant, insiste-t-on, ce mari entre ses deux femmes?" C'est vous qui en voyez deux. Lui n'en voit qu'une. L'ancienne ne compte pas: elle est trop changée, la malheureuse, elle a trop vieilli... Et puis, par ce temps de divorce, il faut s'habituer à la femme entre deux maris, au mari entre deux femmes, celle qui plaît et celle qui a cessé de plaire, la nouveauté printanière et le soldat de la saison passée. En effet, le divorce, en modifiant la situation des époux, n'a rien changé à celle du fils et de la fille. Les mêmes liens les attachent à leur père, à leur mère; et ceux-ci, après avoir rêvé la désunion complète, se trouvent encore unis dans une pensée commune: l'avenir des enfants et l'amour qu'ils ont pour eux. Cet amour se partage généralement: "Vous aimerez votre père chez lui, pendant la première quinzaine du mois," dit le jugement de divorce. "Vous consacrez à votre amour pour votre mère la seconde quinzaine, et vous la passerez auprès d'elle." Très bien. Un des enfants, la fille, si vous voulez, tombe ma-

lade pendant qu'elle se trouve chez son père, qui s'est remarié, et vit dans une campagne très retirée. S'il a du cœur, ou seulement le sentiment du devoir, il préviendra aussitôt la mère, n'est-ce pas? Elle accourt. Mais la maladie s'est aggravée, elle est mortelle... encore quelques jours d'existence seulement. Où les passera-t-elle, ces quelques jours, cette mère désespérée, affolée? Lui dira-t-on: "Allez chercher un gîte au village ou à la ville? Nous ne pouvons pas vous donner l'hospitalité." Que penserait-on de nous! Les honnêtes gens penseront que vous êtes des misérables si vous chassez cette femme, si vous la privez du dernier regard, du dernier baiser de sa fille.

D'autres exemples pourraient fortifier celui-là, et en prouvant que le divorce a créé des situations nouvelles, prouver en même temps qu'il a fait disparaître quelques invraisemblances.

Fernande se livrait à tous ces raisonnements pour essayer de se persuader ou bien que M. de Latour, ne l'ayant pas encore reconnue, ne la reconnaîtrait jamais, ou bien qu'il savait tout et acceptait la situation.

Était-elle donc bien enviable, cette situation? Non, certes. Mais la malheureuse femme croyait y trouver, après une existence tourmentée, le calme, le repos, et il est des moments où on n'aspire plus qu'à vivre en paix avec tout le monde, avec soi-même. Tout plutôt que de combattre, de lutter encore. "On vous calomnie, on vous insulte. Répondez, défendez-vous donc!—Non, non, je préfère être calomnié, insulté, que de répondre, que de me défendre.—Constituez donc avoué. Ne vous laissez pas condamner par défaut. C'est faire la partie trop belle à votre ennemi. Plus tard, au lieu de dire: "J'ai gagné" parce qu'on a dédaigné de se défendre!" il dira: "J'ai gagné parce que j'avais raison et que mon adversaire avait tort, que j'étais innocent et qu'il était coupable!"—Qu'il le dise, qu'il gagne! J'aime mieux cela que de plaider, de passer par des émotions nouvelles.

C'était peut-être cet impérieux besoin d'apaisement, plus que tout autre motif, qui avait décidé Fernande à ne pas revendiquer ses droits, à n'être qu'une étrangère chez elle, dans sa maison. Toutes ses ardeurs, ses exaltations d'autrefois, qui l'avaient perdue, s'éteignaient aujourd'hui, ou plutôt s'endormaient. Elle aspirait seulement aux joies douces, à l'absolue quiétude, et elle croyait les avoir trouvées dans son effacement, dans son amour maternel contenu, déguisé, masqué.

Cet amour ne lui causait-il donc aucune déception, aucun chagrin? Personne ne le contrariait-il? Personne. M. de Latour, après lui avoir longuement expliqué comment il comprenait l'éducation de ses enfants, paraissait maintenant s'en désintéresser. Belin s'était fait remplacer par divers professeurs et la contrariait encore moins. Restait Mathilde de Latour, fort inquiétante assurément: les jeunes femmes, sans enfants, aiment à jouer à la mère avec les enfants des autres; les belles-mères aiment aussi à faire acte d'autorité, à bien prouver qu'elles sont vigilantes, soigneuses, affectueuses. Mais Mathilde, absorbée par son affection pour M. de Latour, ou confiante dans Mme Viliers, lui laissait une entière liberté, s'effaçait devant elle. Jamais une observation: elle approuvait d'avance, de parti pris, ce que l'institutrice décidait au sujet de Paul et de Jeanne.

Est-ce à dire que Fernande pouvait être mère à son aise, témoigner à ses enfants toute sa tendresse? Non pas. Seulement de l'intérêt, du dévouement, une sympathie naissante. Rien au-delà. Trop de douceur dans la voix, d'attendrissement dans le regard, un geste expressif, une caresse prolongée, auraient étonné, effarouché de jeunes cœurs. Elle ne devait se permettre que ces baisers légers qui effleurent seulement le front et les joues, au réveil, au

coucher, ou, dans la journée, comme récompense d'une leçon bien récitée, d'un devoir bien fait. Mais sa vie lointaine, aventureuse, son long esclavage, l'avaient privée tant d'années du long baiser des mères à leurs enfants, qu'elle se contentait du plus petit, et qu'il suffisait à lui mettre une grosse joie au cœur.

Il est vrai que si, dans le jour, elle se condamnait aux privations, au jeûne, à l'abstinence maternelle, la nuit elle se rattrapait.

Elle couchait, avec ses élèves, au second étage de la villa, et sa chambre, située entre celle de Paul et celle de Jeanne, restait toujours grande ouverte des deux côtés. Elle pouvait ainsi veiller sur ses chers petits, se rendre compte de leurs mouvements, entendre tous leurs soupirs, les paroles échappées dans le rêve; et si leur sommeil lui paraissait trop agité, vite, sans bruit, les rejoindre, se pencher sur le lit, ranger l'oreiller, relever la tête, faire prendre au corps une autre position. Toute son ancienne habileté lui était revenue: elle les remaît, les tournait, les retournait, sans les réveiller.

Après s'être occupée d'eux et leur avoir fait un sommeil plus tranquille, elle songeait, maintenant, à elle-même, à son bonheur. Il consistait à regarder longtemps, très longtemps, à la lueur de la veilleuse, Paul ou Jeanne dormir, puis à se pencher sur eux, tout près, et à coller ses lèvres sur leurs yeux, sur leurs lèvres. Un vrai baiser, celui là, profond, presque voluptueux, mais d'une volupté si pure!

Il arrivait à Paul de dire, le matin:

— Quelqu'un m'a embrassé, cette nuit. C'est toi, Jeanne?

— Non, ce n'est pas moi. Quelle idée! Tu veux que je me lève la nuit pour aller t'embrasser!

— Qui c'est, alors?

— Personne. Tu as rêvé ça.

Pourquoi n'aurait-il pas rêvé? Elle rêvait bien, elle, et le lendemain, assise dans son lit, ses longs cheveux blonds tombant sur sa chemise blanche, et l'enveloppant comme d'un manteau d'or, ses grands yeux bleus d'une expression charmante, mais entourés d'un cercle bleuâtre trop prononcé, le teint un peu pâlot, toute frêle, toute délicate, elle racontait son rêve à Mme Villiers.

— Vous ne savez pas?

— Non, mon enfant, quoi?

— J'ai vu ma mère, cette nuit.

— Votre mère!

— Oui, elle était là, près de mon lit, à la place que vous occupez, mais penchée davantage sur moi.

Paul, déjà levé, tout habillé, s'était approché dès qu'il avait entendu parler de sa mère. Superbe de santé, celui-là, robuste, épanoui, coloré et cependant d'une distinction parfaite; la distinction de la mère qui avait fait avec amour ces chers petits, leur donnant ses attaches fines, ses mains blanches aux doigts effilés, ses pieds minces, cambrés, enfin tout ce qu'elle avait de joli, et à cette époque tout était joli chez elle.

Campé devant le lit de Jeanne, très grave, il disait à sa sœur:

— Puisque tu as vu mère, dis-moi comment elle est.

Et, comme Jeanne cherchait et ne répondait pas assez vite:

— Pâle, blanche, n'est-ce pas?

— Non, pourquoi pâle et blanche?

— Puisqu'elle est morte.

— Oh! dans mon rêve, je la voyais vivante, et elle me parlait.

— Ah! Que t'a-t-elle dit?

— Qu'elle m'aimait de toute son âme.

Frémissante, Fernande écoutait en silence.

— Tu n'avais pas peur? demanda Paul.

— Peur, auprès de maman?

— Qu'est-ce qui te prouve que c'était maman... Elle te l'a donc dit?

— Non, mais elle m'a appelée "chère adorée."

— Oh! alors, fit Paul convaincu... Dis-moi comment elle est?

— C'est difficile... Dans un rêve on ne voit pas bien. On ne se rappelle pas, surtout, comme on voudrait. En me réveillant, j'aurais pu faire son portrait... et maintenant c'est presque effacé.

— Je vais t'aider. Est-elle grande?

— Oui, grande et mince.

— Blonde ou brune?

— Je ne me souviens pas, fit-elle après avoir cherché. Mais tu sais bien que ma mère était brune; papa nous l'a dit.

— Et ses yeux? Tu te rappelles ses yeux?

— Pour cela, oui... Je les vois encore... noirs, très noirs... un peu allongés... avec de longs cils.

— C'est mes yeux, ça! fit Paul, et battant des mains. J'ai les yeux de mère! Je ressemble à mère!

— Ah! permets, je lui ressemble peut-être aussi... et même davantage... si je pouvais me souvenir...

— Oui, mais, en attendant, c'est moi... N'est-ce pas, madame Villiers?... Tiens, qu'est-ce que vous avez?... On dirait que vous pleurez.

— Moi, non... Vous demandiez...

— Si, d'après le portrait que vient de faire Jeanne, c'est elle ou moi qui ressemble à mère?

— Vous m'embarrassez, fit-elle en essayant de se remettre. Je crois que la ressemblance existe des deux côtés... Les yeux de votre sœur sont bleus au lieu d'être noirs, c'est vrai, mais ils sont allongés, ils ont de longs cils... Et puis, mes enfants, n'attachez vous pas trop d'importance à un rêve?

Un rêve! Pas tout à fait. Jeanne avait cru, dans le sommeil, voir apparaître sa mère... Ce n'était pas une apparition. C'était bien Fernande qui l'avait regardée, lui avait parlé, persuadée qu'elle ne pouvait être vue, ni entendue. Il fallait se méfier à l'avenir de ses demi-sommeils légers, un peu fiévreux, et se féliciter que la réalité eût été prise pour le rêve.

XIV

Ces joies modestes, ces à peu près du bonheur: contempler ses enfants en cachette, les embrasser, leur murmurer, à l'oreille, des tendresses, quand elle les croyait endormis, suffirent quelque temps à Fernande. Un jour, il lui vint à l'esprit, au cœur plutôt, la folle ambition de se faire aimer de sa Jeanne et de son Paul, non plus comme institutrice, par reconnaissance, mais profondément, comme on aime une mère, et sans leur dire pourtant, sans laisser deviner que c'était leur mère qu'ils aimaient à ce point.

L'idée était faite pour séduire une imaginative comme Fernande. Prétendre à l'affection d'un fils et d'une fille est assez légitime; mais, aspirer à la tendresse filiale d'enfants qui vous croient une étrangère est plus audacieux. Ici, l'audace était encore plus grande: avant de pénétrer dans le cœur de Jeanne et de Paul, et s'y bien établir, il fallait en écarter l'autre amour, remplacer l'ancien culte par un culte nouveau qui s'adresserait, cependant, à la même divinité. Une rude tâche! Mais, quelle récompense en cas de succès: son souvenir, que le temps aurait peu à peu affaibli, allait au contraire se renforcer, en se greffant sur d'autres souvenirs plus vivaces et sur un nouvel amour, ou plutôt sur l'ancien transformé, rajeuni, renaissant de lui-même.

Et, comment arriverait-elle à inspirer cette grande affection? A force d'attentions, de prévenances, de gâteries; en faisant vivre Paul et Jeanne dans une atmosphère de

tendresse qui amollirait leurs cœurs et les mettrait bientôt à la merci du sien? Non pas; elle comprenait autrement ses devoirs. Des soins constants, une patience invincible, une inaltérable douceur, mais sans faiblesse. S'appliquer à leur faire sentir, sans l'exprimer, qu'elle leur consacre son temps, sa vie, qu'elle se donne tout entière à eux, et qu'ils doivent, en échange, leur donner un peu de leur cœur. Traiter Jeanné déjà comme une jeune fille, Paul comme un jeune garçon, presque un petit homme, afin de les grandir à leurs yeux, et de leur demander plus d'efforts qu'ils n'en feraient si on continuait à les ranger dans les tout jeunes. Ne jamais sermonner ni prêcher, mais toujours conseiller, instruire en causant, en riant, sans paraître y prendre garde. S'attacher à les rendre difficiles, sévères pour eux-mêmes, indulgents pour les autres. Inspirer à Paul la passion du travail qui préserve de tous les égarements; à Jeanne l'amour du bien, du beau, du vrai. Faire de celle-là une honnête femme, de celui-ci un brave homme... un très joli titre, le meilleur de tous, peut-être.

Toutes les institutrices, toutes les mères n'essayaient-elles pas d'inculquer ces qualités? Non. Pour les premières, trop souvent, l'instruction passe avant l'éducation, la science avant la vertu. Aux autres, les devoirs mondains font souvent oublier les devoirs maternels. Puis, ont-elles bien le loisir de réfléchir à ces questions: leur vie est-elle pleine de tant de choses! Fernandé, au contraire, dans ses longues traversées, pendant son éternelle captivité, loin de tous, dans son isolement, dans sa nuit, avait été obligé de vivre par la pensée... et sur qui la porter, si ce n'était sur ses enfants, sur les enseignements qu'elle leur voudrait donner? Une vive cette Fernandé de Latour, une envolée, une exaltée autrefois, et peut être encore aujourd'hui, par instants: mais une bonne et une grande intelligente que le malheur avait encore grandie.

Procurer à ses chers élèves tous les plaisirs de leur âge, les distraire autant qu'elle le pourrait, entraient aussi dans son plan d'éducation et pouvaient l'aider, pensait-elle, à se faire aimer. Mais, quels plaisirs? Le théâtre? Par exception. Les soirées? Mieux vaut dormir quand on est jeune, pour les nuits qu'on ne dormira pas plus tard. Les matinées d'enfants? Personne n'en donnait dans les relations de M. et de Mme de Latour. Mais ne pourrait-on pas décider quelqu'un à en donner. Qui?... Eh! comment n'y avoir pas tout de suite songé?... Le docteur X... ou plutôt sa sœur qui aimait tant les enfants... Comme ses petits amis de Royat devaient lui manquer, depuis sa rentrée à Paris!

Fernandé, sans tarder, se rendit chez Mlle X... et lui demanda si elle avait renoncé à ses fêtes enfantines.

— J'y suis bien forcée, fit la sœur du docteur avec un profond soupir.

— Pourquoi?

— A peine installée à Paris, j'ai organisé une sauterie pour les petits pauvres des environs... Ça n'a pas mal réussi... Mais notre propriétaire nous a menacés de nous donner congé.

— Vos invités avaient été trop bruyants, sans doute?

— Très gentils, au contraire. Mais les chers malheureux sont arrivés dans des toilettes... faits comme des voleurs... crottés jusqu'au menton!... Les autres locataires, qui les ont rencontrés sur l'escalier, se sont plaints... et les concierges!... Ah! quel frottement le lendemain!... Voilà ce que c'est! Quand on veut recevoir, on ne devrait pas demeurer dans une trop belle maison, au boulevard Malherbes, dans un quartier riche.

— Si riche, que je me demande comment vous y avez trouvé assez de pauvres pour donner une fête.

— Je vous avoue que je suis allée les chercher en dehors

du quartier... sur les hauteurs environnantes: Clichy, Bati-
gnolles, Montmartre... Tous ont répondu à mes invitations.

— Je crois bien, fit Fernandé en souriant, mais vous n'avez pu les recevoir qu'une fois?

— Deux... par suite de certaines concessions, d'un arrangement avec mon propriétaire... Oui, pour ma seconde matinée, j'ai habillé moi-même, à mes frais, tous mes invités... oh! de la tête aux pieds... les pieds surtout... Et, pour qu'ils ne se salissent pas, en venant chez moi... ce qui n'aurait pas fait le compte de l'escalier et du concierge... j'ai envoyé des voitures les chercher.

— Cette fois on n'a rien dit.

— Rien. Mais la semaine suivante... ces réunions étaient hebdomadaires... ils se sont présentés dans leur ancienne toilette, ou plutôt sans toilette... dans leurs loques et leurs galoches.

— Qu'étaient devenus vos beaux vêtements?

— Leurs parents les avaient vendus, persuadés que j'en donnerais d'autres... Ah! les pauvres de Paris ne ressemblent pas aux pauvres de Clermont. Les Parisiens sont plus malins que les Auvergnats.

— Ou, du moins, plus exploités... Et vous avez renoncé à être exploitée davantage?

— Moi, j'y ai renoncé facilement. Mais eux, les parents, ils continuent... Tantôt le père, tantôt la mère d'un de mes petits invités vient me demander un secours, sous le prétexte que leur enfant ne rapporte plus rien... Oui, depuis mes réceptions, ils se refusent à travailler. Ils ne songent qu'à s'amuser.

— Et vous donnez à ces intrigants?

— C'est mon frère qui donne. "Ils ont raison, dit-il. Avec vos bonbons, vos gâteaux, vos sirops, vos petits complets, chaussures comprises, et vos facres à l'heure, vous avez développé chez ces malheureux enfants l'amour effréné du luxe et des grandeurs. Vous les avez pervertis, et vous leur devez une indemnité." Peut-être étaient-ils pervertis avant moi. Mais mon frère, vous savez, quand il trouve un prétexte pour donner...

— Alors, plus de fêtes?

— Hélas!

— Parce que cela vous a causé trop d'ennuis. Aussi, pourquoi n'inviter que des petits pauvres?

— Ils sont plus intéressants que les autres: aucun plaisir, aucune distraction.

— Je connais des enfants riches qui n'en ont pas, non plus, pour diverses causes, et qui en auraient fort besoin... des petites natures nerveuses que l'exercice, la danse calmeraient, apaiseraient; des tristes, des apathiques, des endormis qu'une fête, de temps à autre, pourrait égayer, remuer, secouer... Tous ces petits maladifs sont très sympathiques je vous assure... et il y a quelque chose de bon, d'utile à faire pour eux.

— Vous croyez vraiment?

— J'en suis persuadée... et, à votre place, je lancerais de nouvelles invitations, mais dans un autre... monde.

— C'est que dans le monde du docteur et dans le mien, qui est le même du reste, je vois très peu d'enfants.

— Oh! en cherchant bien... Je puis vous en indiquer, moi... j'ai d'abord mes deux... élèves, Paul et Jeanne de Latour.

— C'est vrai. Ah! qu'ils sont charmants! Mais ils ne suffisent pas pour une fête.

— Si vous le permettiez, ils pourraient vous donner le nom et l'adresse de plusieurs petits camarades, très gentils aussi, très bien élevés, qu'ils rencontrent dans les cours où je les conduis... Quand les parents sauront que l'invitation est faite par la sœur du docteur X..., ils ne se feront pas prier et bientôt vous ne suffirez plus aux demandes... Que dites-vous de mon idée?

— Je la trouve merveilleuse... et vous me rendez un service! J'étais désolée de renoncer à mes sauteries.

— En donneriez-vous toutes les semaines, ou tous les quinze jours?

— Toutes les semaines. Ce n'est pas trop. Le jeudi si vous le voulez bien. C'est un bon jour... Plus tard, je prendrai aussi le dimanche, mais pour commencer...

— Oui, cela suffit... Alors, jeudi prochain?

— Soit! J'aurai le temps de faire mes préparatifs, de déménager le cabinet du docteur.

— Ah! il vous prête son cabinet?

— Non, mais je le prends... et il ne crie pas trop... Il lui arrive même de m'aider à en faire les honneurs... euh... euh... il a une manie, celle d'attirer vers lui, de placer sur ses genoux les petits invités qui lui paraissent délicats, un peu maladiés, de les bien étudier et de leur donner, ainsi, en pleine fête, une consultation.

— Tant mieux. Je serai ravie s'il veut bien examiner, sans qu'elle s'en aperçoive, ma petite élève Jeanne.

— Oh! soyez tranquille. Si elle est un peu souffreteuse, d'un coup d'œil, il l'aura découverte dans le tas des autres enfants et fait sortir du tas... Je le soupçonne de travailler, en ce moment, à quelque livre sur les maladies de l'enfance... Sa sœur, il ne serait pas si commode; il ne me céderait pas si facilement son cabinet.

Les deux premières matinées de Mlle X... furent un peu ternes, un peu froides. On n'avait pas encore eu le temps de lancer toutes les invitations; la nombreuse clientèle du docteur n'était pas prévenue. Mais, à partir du troisième jeudi, le succès fut complet: on vit se presser, dans les salons du boulevard Malesherbes, la fine fleur des petites filles de six à huit ans, toutes les jeunes mondaines de huit à quinze, et un choix de jeunes élégants, parmi lesquels le plus *fin de siècle* venait d'entrer dans sa septième année; bref, le Tout-Paris des enfants.

Mlle X... ne se sentait pas de joie, elle s'épanouissait comme à Royat, plus qu'à Royat, d'abord parce que ses invités étaient plus nombreux, et qu'ensuite, il fallait bien en convenir, ils avaient plus de brillant que ses petits Auvergnats. Malgré cela, elle eût préféré les anciens aux nouveaux, si parmi ces derniers, sous leurs jolis vêtements, elle n'avait pas deviné quelques petits corps souffreteux et vu bien des pâleurs sur les visages. De ce côté, dans ce milieu, comme l'affirmait Mme Villiers, il y avait des services à rendre, des douleurs à soulager, des dangers à combattre, et elle en arrivait à se consoler d'être infidèle à ses pauvres... Oh! l'hiver seulement! L'été, elle retrouverait ceux de Clermont.

Le troisième ou le quatrième jeudi, dans un coin du salon de Mlle X..., Fernande de Latour épiait le docteur assis dans un fauteuil et paraissant s'intéresser vivement à un quadrille qu'on dansait devant lui. Dans ce quadrille figurait Jeanne de Latour, très en évidence parce que le hasard l'avait entourée d'enfants plus jeunes et plus petits. Le docteur ne pouvait faire autrement que de la remarquer et s'il ne l'appelait pas pour la bien regarder, l'étudier de près, c'est que rien en elle ne le frappait, ne l'inquiétait.

Ah! combien Fernande eût donné pour que, le quadrille terminé, son élève vint la rejoindre sans avoir été arrêtée au passage par le professeur, le savant!

Un instant, elle l'espéra; mais, comme Jeanne s'éloignait avec ses amies qui allaient luncher dans la salle à manger, tout à coup il étendit la main, la saisit et l'attira vers lui.

— On ne m'embrasse pas aujourd'hui?

Toute gracieuse, elle l'embrassa.

— A la bonne heure... Et le sommeil? Un peu agité... L'appétit? couci, couça... Regardez moi bien en face et ouvrez les yeux tout grands... Ma sœur a parié qu'ils étaient bleus, moi qu'ils étaient verts. Je désire me rendre

compte... Bien Me voilà fixé... Et ce petit cœur?... Il faut que je l'écoute pour savoir s'il y a un secret dedans... Je n'entends pas... Respirez un peu pour que le secret sorte... Assez, je sais à quoi m'en tenir et je vous rends votre liberté, ma chère petite.

Une seconde après, très pâle, très inquiète, Fernande venait s'asseoir près du docteur et lui disait:

— Eh bien! que pensez-vous de mon élève?

XV

— Ce que je pense? répondit le docteur. Du bien. Je trouve la chère petite beaucoup mieux que je ne l'espérais.

Fernande se sentit moins oppressée. Ses couleurs lui revinrent. Mais, tout à coup:

— Vous ne dites pas ce à pour me rassurer, docteur?

— Nullement. Je vous sais attachée à cette enfant. Mais vous n'êtes pas sa mère, et je vous aurais dit la vérité, quelle qu'elle fût.

— C'est vrai. Alors vous êtes content?

— Oui... Dites-moi: y-a-t-il quelque chose de changé dans l'existence de votre élève?

— Non, rien. Toujours la même vie ordonnée, régulière.

— Nous ne nous comprenons pas... Je vous demande si l'enfant a quelque raison d'être plus satisfaite, plus heureuse qu'elle ne l'était?

— Plus heureuse... je ne vois pas, je...

— Voici pourquoi je vous fais cette question... C'est une petite nature aimante, un petit cœur qui a besoin de se serrer contre un autre cœur... Elle ne peut se bien porter qu'à la condition d'aimer et d'être aimée, et comme j'ai remarqué chez elle un mieux très sensible, j'ai supposé tout naturellement qu'il lui était venu quelque gros bonheur.

Le visage de Fernande s'éclaira, s'illumina: commençait-elle à être aimée de Jeanne comme elle le voulait, comme elle avait juré de l'être... Non, non, c'était trop tôt, et cependant le docteur... Il l'interrompit dans ses réflexions pour lui dire:

— Surtout, n'allez pas croire qu'elle se porte comme un charme, votre élève, et que toute surveillance devient inutile... Au contraire, le moindre événement, un chagrin, une douleur peuvent déterminer chez elle les désordres assez sérieux. Je pourrais me servir d'expressions techniques, savantes, pour vous peindre son état. Je vous en fais grâce et je me borne à vous dire que, malheureusement pour elle, cette petite est déjà une grande nerveuse... une passionnée comme était sa mère.

— Sa mère! vous ne l'avez pas connue.

— Tant pis pour elle. Je l'aurais peut-être suivie avec de... bons conseils... C'est l'esprit qu'il faut, la plupart du temps, guérir. Mais, qui songe à cette chose-là? Si vous avez la migraine, vite un médecin. Si on a le cerveau malade, la tête dérangée, le cœur détraqué, on n'appelle personne, et on souffre, on se perd, on meurt... comme s'est perdue, comme est morte la mère de cette enfant, la première Mme de Latour.

— Vous venez de dire que vous ne la connaissiez pas... On vous a donc beaucoup parlé d'elle?

— Comme à vous sans doute.

— A moi, on n'a dit que du bien.

— On m'en a dit aussi. C'était une délicieuse femme, paraît-il... une perfection physique, intellectuelle et morale, jusqu'au jour où la morale a reçu un rude atout.

— Oui... la malheureuse a commis, le jour dont vous parlez, une grave imprudence.

ADOLPHE BELOT,

(A suivre)

— Avez-vous jamais senti quelque odeur dans l'église ? lui demanda-t-on !

— Des odeurs dans l'église ? oh ! oui, Monsieur !

— Quelle espèce d'odeurs ?

— Ah ! Monsieur, pas toujours de l'encens, allez.

— D'où cela semblait-il venir ?

— Cela semblait venir de par en-bas, Monsieur.

— Avez-vous senti cela souvent ?

— Oh ! oui, Monsieur, surtout le dimanche et les jours de grand'messe.

— Qu'en concluez-vous ?

— J'en conclus que ces odeurs là viennent bien plus des vivants que des morts !

Comme c'étaient les élèves du petit séminaire qui servaient les messes à la cathédrale, quelques-uns d'entre eux, pour se donner des airs, s'aventuraient parfois à plaisanter le vieux bedeau.

Mal leur en prenait la plupart du temps.

Un de ces jeunes gens voulut un jour tenter la partie.

— Dites-donc, père Oneille, hasarda-t-il, pourriez-vous bien me dire quelle est la différence entre des œufs au persil et un bedeau à perruque ?

— Ah ! ça, mon ami, fait le bonhomme en se grattant l'oreille, c'est bien embarrassant ce que tu me demandes-là. Allons explique-toi, je jette ma langue aux chiens.

— Eh bien, reprend le potache triomphant, des œufs au persil font une *omelette*, et un bedeau à perruque fait un *homme laid*.

— Tiens, tiens, ça n'est pas bête du tout ça. Mais, à mon tour, petit. Sais-tu la différence qu'il y a entre un érable bien *entaillé* et un collégien mal appris ?

— Non !

— Je sais moi, dit maître Oneille. Écoute, un érable bien entaillé dégoutte jusqu'à l'été ; et un écolier polisson dégoûte... jusqu'au bedeau.

J'ai connu cet élève, qui fut plus tard homme politique éminent, et même lieutenant-gouverneur quelque part.

Il m'a affirmé n'avoir jamais eu l'envie de recommencer.

J'ai dit, au début, qu'Oneille était un Gaulois doublé d'un philosophe.

Le trait suivant en donnera la preuve.

Un soir d'hiver, le tocsin — seul avertisseur à incendies du temps — appela les pompiers rue Saint-François.

La maison d'Oneille flambait.

— Le feu est chez Oneille ! criaient-ils, allons lui porter secours !

On le trouva à l'entrée de la rue, les bras croisés,

et qui regardait en souriant les tourbillons de flamme et de fumée monter vers le ciel.

— Mais ce n'est donc pas chez vous qu'est le feu, père Oneille ?

— Si.

— Mais vous n'avez pas l'air de vous en occuper...

— Moi, ça m'est bien égal ; il n'y a que ma femme...

— Qui se désole ? Certes...

— Pas du tout, ça lui fait plaisir.

— Ah bah !

— Parole d'honneur ! les punaises l'embêtaient depuis longtemps, ça règle l'affaire.

Or celui qui prenait les choses avec ce stoïcisme bon enfant, perdait, ce soir-là, à peu près tout son petit avoir.

Le brave homme a d'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, badiné jusqu'au seuil de l'éternité.

L'année 1832 fut lugubre à Québec. On l'appelle encore, dans les souvenirs populaires, "l'année du grand choléra".

Durant deux mois, la terrible épidémie décima la population et porta la panique à son comble.

Les victimes — des centaines par jour — s'affaissaient dans les rues, et succombaient après quelques heures de souffrances épouvantables.

On charroyait les cadavres à pleins tombereaux.

Presque aucuns de ceux qui étaient frappés n'en réchappaient.

Or le pauvre bedeau eut beau narguer le sort et la malchance, le fléau l'atteignit et le réduisit bientôt à la dernière extrémité.

Son confesseur ordinaire se trouvant absent, on courut à l'évêché mander un autre prêtre pour lui administrer les sacrements.

Ce fut à qui n'irait pas — non point qu'on craignit la contagion — mais chacun avait peur de ne pouvoir garder son sérieux pour la circonstance.

Enfin, un jeune prêtre du nom de Carrier — qui fut plus tard curé de la Baie-du-Févre et jona un certain rôle dans les événements de 1837 — accepta la tâche, et se rendit auprès du moribond, qui se tordait dans des crises atroces.

— Allons, mon pauvre frère, lui dit-il, vous allez probablement paraître devant Dieu ; êtes-vous bien résigné à mourir ?

— Oh ! oui, il y a assez de soixante et seize ans que je vois la lune du même côté.

— Eh bien, il faut vous préparer du mieux possible. Vous avez la foi, je suppose...

— Oh ! oui, mon père, soupira le mourant... et même vous pourriez mettre une syllabe de plus sans mentir.

— Bien ; alors je vais vous administrer le sacrement de pénitence et l'extrême-onction...

— L'ordre et le mariage, si vous voulez ; dépêchez-vous.

— Eh bien, reprit le prêtre, vous allez d'abord m'ouvrir votre âme...

— Ça ne sera pas difficile, j'ai déjà le corps à l'envers.

Le pauvre abbé sauta à grosses gouttes, et se tenait à quatre pour ne pas éclater.

Enfin, après avoir, tant bien que mal, entendu la confession du malade, il lui présenta la communion en lui disant :

— Maintenant, mon cher frère, vous allez recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur...

— N'oubliez pas la Sainte-Vierge ! fit le vieillard d'une voix faible comme un souffle.

Le jeune prêtre n'y put tenir plus longtemps.

Il se hâta d'administrer le patient, et s'enfuit.

L'infortuné bedeau avait pour intime, M. Faucher de Saint-Maurice, l'aïeul de l'éminent écrivain.

Quand l'excellent homme eut appris la maladie de son camarade, il accourut.

— Allons donc, mon pauvre vieux, dit-il en entrant ; il paraît que ça ne va pas ?

— Au contraire, mon ami, au contraire : ça va trop !

— Il faut prendre courage, dis donc.

— Oui, je fais des efforts.

— Toutes tes affaires sont arrangées ?

— Elles n'ont jamais été mieux liquidées, mon ami !

Impossible de le faire sortir de là.

Oncle se rétablit cependant.

Il ne mourut que quatre ans plus tard, en 1836, à l'âge de quatre-vingts ans et quelques jours.

Une heure ou deux avant sa mort, qu'on ne croyait pas si prochaine, sa fille s'offrit de lui faire la barbe : il aimait à se sentir la figure nette.

— Laisse donc, dit-il, chère enfant ; le bon Dieu sait bien que les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés.

Sa dernière parole fut un mot de profonde philosophie :

— Je ne vous dis pas adieu !

LOUIS FRÉCHETTE.

Taxer les propriétés des communautés religieuses, jusqu'ici non taxées. Les deux partis semblent d'accord sur ce point ; et la *Minerve*, entre autres journaux, dit que tous les citoyens, laïques comme religieux, doivent contribuer pour leur quote-part à relever le crédit de la province. — Extrait d'une correspondance signée "G. A. Dumont," libraire de Montréal, et publiée par le *National*, de Lowell, Mass., journal ultra monté.

QUESTIONS CONSTITUTIONNELLES

Voyant la persistance des journaux quotidiens à brasser à la légère nos questions constitutionnelles, j'ai pris l'autre jour la sage décision de me rendre moi-même à Québec pour obtenir les vues de personnes compétentes sur des différents points soulevés, et régler une fois pour toutes ces délicates questions.

La difficulté était de savoir à qui s'adresser.

Ottawa possède une autorité en la matière, M. Bourinot, qui décide les questions les plus épineuses du premier jet ; mais je ne connaissais pas de spécialistes dans la vieille capitale, lorsque la bonne fortune m'a conduit auprès de M. Hatt.

Connaissez-vous M. Hatt ?

Eh bien, M. Hatt est le Gentilhomme Huissier de la Verge Noire de l'Honorable Conseil Législatif, et depuis la Confédération qu'il occupe ce poste sésaphique, tous les gouvernements et leurs méthodes constitutionnelles ont été soumis à ses études incessantes, à son examen profond et à sa critique discrète.

Après les présentations d'usage, je sollicitai de mon ami, s'il m'est permis de le traiter ainsi, quelques minutes d'entretien intime.

C'est avec la plus grande condescendance et le plus bienveillant sourire qu'il y consentit.

— Voyons M. Hatt, lui demandai-je avec douceur, que pensez-vous de la constitution ? Comment se porte-t-elle actuellement ? Y a-t-il du mieux ?

— Cher Monsieur, répondit le gentilhomme, je commence à constater un mieux sensible ; mais je vous avoue que pendant un temps, j'ai eu de sérieuses inquiétudes. Ce pendant, je viens de recevoir du nouveau gouvernement une nouvelle Verge Noire. (*Il me l'exhiba.*) Comme vous pouvez en juger, elle est complète, il y a les lions, les léopards, la licorne, la couronne, c'est une vraie Verge Noire. Sous le gouvernement Mercier, j'avais beau dire à M. Mercier : "Prenez garde, prenez garde, vous ne savez pas à quoi vous vous exposez." Jamais il n'a voulu m'écouter et il m'a laissé avec une Verge qui n'avait pour tête qu'une vieille pomme d'escalier (*une pause*)...

— Savez-vous bien, Monsieur, que j'ai des doutes sérieux sur la constitutionnalité des lois qui ont été passées et sanctionnées pendant que j'étais porteur d'une Verge aussi inconstitutive m'ê (*autre pause*)... Maintenant c'est réparé

— Alors vos doutes sont disparus pour le présent.

— Certainement, Monsieur, maintenant que la Verge est constitutionnelle !

— Pensez-vous que M. Mercier était un premier ministre bien constitutionnel ?

— Hem... Hem... Pas trop. Je ne sais pas si c'est lui ou son entourage, mais quelque chose allait bien mal. Ainsi, dans la salle du Conseil, il y a comme vous le savez, un tapis à larges fleurs. La coutume constitutionnelle veut que je me règle sur ces fleurs pour faire mes trois saluts bien réguliers. Il est donc absolument nécessaire qu'il y ait trois fleurs entre la porte d'entrée et le centre de la chambre

Eh bien, monsieur, le gouvernement Mercier a changé le tapis du Conseil, et savez-vous ce qu'il a fait ?

— Non.

— Monsieur, il a mis un tapis où il n'y avait que deux fleurs !

— C'est indigne, m'écriai-je !

— Mais ce n'est pas tout. Sous le gouvernement Mercier, la masse qui encombraient les couloirs était de basse extraction, du peuple, de la plus infime couche sociale. Lorsque le jour d'ouverture je me trouvais à la porte du conseil pour frapper les trois coups solennels, tous ces jeunes irrespectueux se pressaient autour de moi en ricanant, en gênant mes mouvements, au risque de m'enlever l'élan. Aujourd'hui, ce sont tous des *messieurs* qui viennent aux séances, ils me laissent les coudées franches et l'espace libre. On n'a pas l'idée de l'importance que la régularité des trois coups peuvent avoir sur une session ; je ne sais pas si l'irrégularité ne serait pas suffisante, au point de vue constitutionnel pour nécessiter une nouvelle convocation.

— Que pensez-vous du dernier discours du trône ?

— Très bien, il était très bien, Monsieur, et surtout très constitutionnel. J'aime à causer de ces choses-là avec un homme comme vous qui s'intéresse, qui comprend l'importance de toutes ces règles constitutionnelles, aussi vous dirai-je bien franchement que les discours du trône de l'honorable Monsieur Mercier n'étaient pas constitutionnels.

— Allons donc. Comment cela ?

— Ils étaient trop longs.

— Trop longs ! Mais, Monsieur Hatt, la constitution règle-t-elle la longueur que doit avoir le discours du trône ?

— Pas précisément ; mais de fait elle la règle. Vous allez vite me comprendre. Lorsque M. Mercier lisait son discours, la longueur ne le gênait pas, lui, il allait, venait, changeait de pied, mais moi, Monsieur, qui tient la Verge appuyée sur la cuisse droite, la jambe droite en avant, est-ce que je puis bouger, moi, et n'est-il pas obligé de se guider sur le temps que je puis garder cette position sans bouger. Si je bouge, tout est à refaire et voilà pourquoi les discours de l'hon. M. Mercier n'étaient pas constitutionnels.

— Êtes-vous bien sûr que vous ne pouvez pas bouger la jambe droite ?

— Certainement, Monsieur. Lisez tous les auteurs anglais, ils sont unanimes sur ce point. Je les ai tous étudiés pour trouver un remède, mais il n'y a pas à sortir de là : le Gentilhomme Huissier doit tenir la Verge Noire appuyée sur sa jambe droite tendue en avant pendant la lecture du discours du trône.

— Eh bien, lui dis-je, je vais vous donner un remède moi. En Angleterre le discours du trône ne se lit qu'en anglais n'est-ce pas, ici, il se lit en anglais et en français ?

— Oui.

— Croyez-moi, alors, cher M. Hatt. Respectez la règle anglaise quand on lit le discours en anglais. Ecoutez-le sur la jambe droite. Mais, quand on change de langue et qu'on le lit en français, rien ne vous empêche de changer de jambe et de l'écouter sur la jambe gauche.

— Très profond, répondit-il ! J'y vais songer.

— Au revoir, monsieur et merci.

LA COURSE "AUX CHENES"

Comment Old Folks gagna la Course "aux Chênes" à "l'hippodrome de Memphis."

(Traduit de l'Anglais par H. C. SAINT-PIERRE.)

Le souper fini, tout le monde s'était réuni autour d'un grand feu de cheminée allumé dans la chambre du colonel Bill. Le personnel de son écurie était là au grand complet, sans même en excepter les gamins chargés d'entraîner les chevaux.

La nuit était froide au dehors, et la pluie, chassée par la bise du nord, coupait la figure comme l'auraient fait des lames de glace.

En revanche, on se sentait à l'aise à l'intérieur ; une flamme jaunâtre pétillait joyeusement autour des bûches qu'on avait allumées dans la cheminée, et répandaient dans tout l'appartement une lumière douce et moëlleuse. Au fond, on voyait les reflets du foyer se jouer avec les grandes ombres que projetaient les angles de la chambre. Après avoir effleuré capricieusement les visages des noirs étendus nonchalamment sur le plancher, la lumière semblait vouloir se faufiler dans les déchirures de leurs pantalons et se jouer sur les carreaux que l'on distinguait dans leurs chemises de coton vingt fois rapiécées. Plus loin, elle paraissait s'élaner avec audace comme pour escalader l'échelle boiteuse appuyée contre le mur, à l'une des extrémités de la chambre.

Par moment, elle essayait même de pénétrer jusqu'à l'entrée du grenier à foin situé au-dessus, mais effrayée par l'obscurité épaisse dont le grenier était rempli, on la voyait redescendre avec précipitation.

Elle inondait de ses rayons la figure massive du colonel Bill à demi couché dans son fauteuil favori, et qui dans ce moment rêvait les yeux ouverts.

Sur les traits fortement dessinés de sa puissante figure, la lumière estompait au-dessus de ses grands yeux bleus des ombres curieuses et reproduisait sur la muraille blanchie à la chaux les formes fantastiques de ses moutaches fauves.

Le colonel rêvait : Il évoquait successivement dans son esprit tous les incidents des grandes courses qu'il venait de gagner, les unes après les autres, à la Nouvelle-Orléans. Il se complaisait surtout à se rappeler celle où sa fameuse jument avait laissé bien loin derrière elle tous les plus célèbres coureurs de Mobile, et où il avait enlevé la coupe offerte en compétition aux propriétaires des meilleurs chevaux. Puis son esprit se reportait aux courses qui allaient avoir lieu dans quelques jours, et surtout à celles des "chênes" à Memphis, où sa jument aurait une occasion de plus de prouver sa supériorité sur la fine fleur des chevaux des Etats du Sud, et où il espérait recueillir les bourses princières qui allaient être mises à l'enjeu.

Le colonel était arrivé à Memphis depuis huit jours. Le trajet de la Nouvelle-Orléans jusqu'au lieu de sa destination s'était effectué sans accident et sans encombre. Tous ses chevaux étaient arrivés sains et saufs, et sa jument n'avait jamais été en meilleure condition.

Le résultat de la saison jusqu'alors avait été on ne peut

plus satisfaisant pour lui, et quant à l'avenir...ma foi, il s'en occupait assez peu.

Lorsqu'un homme qui n'a pas encore trente ans contemple l'avenir, il ne le voit guère qu'à travers le prisme de sa jeunesse; et ce qu'il observe le plus dans les nuages qui montent à l'horizon, ce sont les filets d'or dont ils sont bordés.

Il est bon de remarquer immédiatement que le colonel Bill n'avait pas conquis son titre dans le service militaire; ce titre était une partie de l'héritage que lui avait légué son père: il lui était venu par droit de naissance comme ses chevaux, et le don merveilleux qu'il possédait d'absorber d'énormes quantités de whisky, sans affecter ni son tempérament, ni sa complexion: car il faut dire de suite que le colonel Bill était natif du Kentucky.

Le colonel était tellement absorbé dans sa rêverie qu'il semblait ignorer jusqu'à la présence de Jim et de Ike, deux petits domestiques noirs, qui dans ce moment étaient engagés dans une lutte à se rompre le cou; et lorsqu'à un certain moment, il leur arriva de rouler tous deux auprès de son fauteuil, il se contenta de les repousser du pied, sans interrompre sa rêverie.

Au dehors, il faisait un temps affreux; des portes décrochées par le vent battaient avec violence contre les murs, ou grinçaient lugubrement sur leurs gonds. De temps à autre des pas précipités indiquaient la présence de quelques garçons des écuries voisines qui s'étaient laissés attardés et qui se hâtaient de regagner leur logis pour échapper à la pluie battante.

Pendant que Jim et Ike prenaient leurs ébats et se heurtaient au mur et au plancher, le père Elias, le vieux palefrenier, "l'assistant du colonel, s'il vous plaît," assis droit comme un I, dans sa chaise, au coin du feu, la tête renversée en arrière, ronflait comme un soufflet de forge. Mais rien ne dérangeait le colonel; tous ces bruits n'arrivaient à ses oreilles endormies que comme ces échos lointains qu'on entend dans les grands bois.

Tout à coup, il lui semble entendre frapper légèrement à la porte. Quel était ce bruit? Ne serait-ce pas par hasard, le pas des chevaux lancés à toute vitesse sur la piste de l'hippodrome. Non, car bientôt, les coups se répètent plus forts et plus distincts.

— Entrez, cria le colonel, en se levant avec effort.

La porte s'ouvrit, et dans une bouffée de vent chargée de brume et de pluie, apparut un personnage des plus étranges. Ce visiteur avait à peine trois pieds de hauteur, son visage aux traits ratatinés était noir comme de l'encre, il portait gaillardement sur le coin de l'oreille un énorme chapeau de soie dont le sommet déchiré était ouvert à tous les vents, et dont les côtés laissaient voir les marques de nombreux combats. Cette coiffure était évidemment pour son propriétaire une cause d'embarras considérable; car malgré sa manière crâne de la porter, elle lui tombait à chaque instant jusques sur les épaules, et ce n'est qu'en en prenant un soin continu qu'il réussissait à la tenir en place.

Il était enveloppé d'un immense pardessus "Prince-Albert," fabriqué apparemment pour un homme de six

pieds, et malgré qu'il leut raccourci considérablement, la queue traînait encore par terre.

Ses petites mains noires se perdaient dans les profondeurs cavernesuses des manches qu'il avait eu le soin de retrousser.

Le pantalon paraissait faire partie du même habillement; les jambes relevées par le bas refusaient de rester en place et lui tombaient sur les talons de la manière la plus embarrassante du monde.

A l'arrivée de ce personnage étrange, le colonel se frotta les yeux pour mieux le voir. Jim et Ike cessèrent leurs jeux, et leurs regards fixés sur lui laissaient voir le blanc de leurs yeux gros comme des boules de neige.

Le vieux Elias s'éveilla en sursaut en poussant un ronflement sonore, et pour la première fois de sa vie il donna tous les signes d'un étonnement profond.

Le nouveau venu ferma la porte et vint se placer sans cérémonie en face de la cheminée. Après s'être chauffé la figure pendant quelques instants, il tourna le dos au feu, se planta tout droit devant la flamme, les deux jambes écartées, la tête gaillardement penchée sur l'épaule et se mit à regarder tranquillement le groupe qui l'entourait.

Le colonel laissa échapper un long soupir, et après s'être un peu remis de son étonnement, il adressa la parole à son visiteur:

— Eh bien général, lui dit-il, d'un air de curiosité, de quel pays viens-tu?

Le petit bonhomme s'entendant interpeller, s'occupa tout d'abord de remettre en place son chapeau, qui cette fois, au lieu de tomber en arrière, avait fait un plongeon en avant de manière à lui couvrir la figure tout entière. Cette opération terminée, il répondit d'une voix de soprano aigu au timbre enfantin:

— Je viens de *Plaster-Paris*.

— Comment, dit le colonel, en hochant la tête d'un air d'incrédulité, tu viens de *Plaster-Paris*, mais *Plaster-Paris*, (Plâtre de Paris) c'est blanc, ça, et toi, tu es le nègre le plus franchement noir que j'ai encore jamais vu.

Jim et Ike partirent en même temps d'un long éclat de rire. Le nouveau venu fixa sur le colonel ses petits yeux noirs et répéta sans sourciller.

— Je viens de *Plaster-Paris*.

— Quel est ton nom? demanda le colonel:—

— On m'appelle Old-Folks, répondit le gamin avec l'expression de la plus complète indifférence.

Ce fut en vain que le colonel s'efforça de découvrir le nom de ses parents, et par quelle aventure il était parvenu jusqu'à l'hippodrome de Memphis. Tout ce qu'il put obtenir fut une réponse vague, dans laquelle il était fait mention d'un bateau et d'une rivière.

Le colonel se lassa bientôt de cet interrogatoire et coura court à la conversation en recommandant à Jim et Ike de donner au nouveau venu quelque chose à manger et de le laisser coucher avec eux dans le grenier à foin.

— Que pensez-vous de ce gaillard-là, demanda le colonel Bill au vieux Elias, au moment où les gamins escaladaient pêle-mêle l'échelle du grenier.

— Colonel Bill, répondit avec emphase le vieux palefre.

nier, sans quitter l'étranger des yeux un seul instant, tant qu'il ne fut pas complètement disparu. Colonel Bill, ne le garde pas ici ; car, sur ma foi, je veux passer pour un mécréant si c'est là un être humain.

Le lendemain le soleil se leva radieux, chassant devant lui comme un conquérant, jusqu'aux moindres vestiges de l'orage, et réchauffant de ses rayons tropicaux l'air refroidi par les vents de la veille.

Au soleil levant, tous les gamins étaient sur pied.

Après avoir donné à manger aux chevaux, ils se mirent en devoir de les faire marcher sous les longs hangars, ou de les faire galopper sur la piste de l'hippodrome. Old Folks fit tout ce qu'il put pour se rendre utile, et lorsque leur tâche fut terminée, il se rendit avec eux dans le hangar qui servait de cuisine à côté de la chambre du colonel.

La grosse tante Liza, enveloppée dans un nuage d'où s'échappait la riche arôme du café, était occupée à faire cuire pour leur déjeuner des tranches de lard fumé et des galettes de maïs dont la croûte dorée était des plus appétissantes. Old Folks se percha sur un siège au bout de la table et mangea comme quatre.

— Dieu du ciel, s'écria la tante Liza, au moment où, en se dandinant à travers sa cuisine, elle lui apportait pour la troisième fois son assiette de ferblanc chargée comme une pyramide. Je ne veux pas te faire de reproches, cher enfant, mais vraiment, là, tu as l'appétit le plus extraordinaire que j'aie encore jamais remarqué.

Lorsque tout le monde eut fini, Old Folks se leva de table en se léchant les lèvres ; sa figure portait l'empreinte d'une béatitude parfaite. En sortant, il alla rejoindre ses camarades qui, avec une dizaine d'autres gamins, venaient de s'étendre la face au soleil, sur un meulon de foin fraîchement coupé qu'on avait déposé récemment en face de l'écurie ; dans un clin d'œil il fut au milieu d'eux.

Si, dans sa conversation avec le colonel, Old Folks avait péché par excès de discrétion, en ce qui touchait à ses affaires personnelles, Dieu sait qu'il prit amplement sa revanche en causant avec ses nouveaux amis.

Accompagnant sa voix de force roulements d'yeux et de gestes expressifs, il leur raconta qu'il venait d'un pays où il y avait un roi, une reine, des fleurs et de la musique ; Il leur dit que là, tout le monde était habillé avec des vêtements achetés chez les marchands ; que chacun se nourrissait de poulet, et prenait cinq repas par jour. Il ajouta que dans ce fameux pays, lui, Old Folks, était le danseur attiré au service de la cour, et que lorsqu'il désirait obtenir une faveur, tout ce qu'il avait à faire, c'était de danser.

Ike écoutait tout cela avec des signes évidents d'incrédulité.

Si tu dansais si bien dans ton pays, lui dit-il, pourquoi ne danserais-tu pas ici ?

Cette proposition parut des plus raisonnables et tout le monde fixa les yeux sur Old Folks pour attendre sa réponse.

— Danser ici, s'écria Old Folks ! Comment puis-je danser ? Je n'ai pas de souliers aux pieds.

Les sympathies de l'auditoire penchaient du côté de Old Folks.

Ike garda le silence un instant, puis tout à coup, comme un homme qui prend une décision soudaine, d'un coup de pieds, il fit voler en l'air ses souliers qui vinrent tomber près de Old Folks.

Les sympathies changèrent de côté et penchèrent, à ne pas en douter, en faveur de Ike.

Old Folks ramassa les souliers et les examina d'un air de profond mépris :

— Si j'avais une chaussure convenable, dit-il, je vous montrerais ce que c'est que danser ; mais franchement, peut-on espérer que je danse avec de pareils sabots ?

La balance reprit son niveau et les sympathies de l'auditoire demeurèrent suspendues et indécises.

Cependant, tout en protestant contre l'espèce de chaussure qui lui était imposée, Old Folks consentit à s'en servir ; et après les avoir ajustées à ses pieds, il s'élança en bas du meulon de foin. Justement en face du groupe, se trouvait en ce moment, gisant par terre, une porte d'écurie que la tempête de la veille avait décrochée de ses gonds. Old Folks s'en empara, et au moyen de cailloux et de morceaux de bois qu'il plaça sous les quatre coins, il réussit au bout de quelques instants à improviser une plateforme solide et bien essise.

Ces préparatifs terminés, il lança sur Ike un regard de triomphateur, et commença à danser. Le bruit de ses lourds souliers battant sur cette porte, placée de manière à répercuter les sons comme une grosse caisse, fut bientôt entendu de tout le voisinage, et au bout de quelques instants, les gamins des écuries situées de chaque côté, jusque chez le douzième voisin, accoururent en foule.

On fit cercle autour de Old Folks qui dansait avec l'air d'un homme entièrement absorbé dans son travail.

Quelque soit l'endroit où il avait recueilli le secret de son art, Old Folks, on ne peut en douter, était un maître danseur. Le pas de mobile, l'aile de pigeon, le "hoe-down" et le "old buck" se succédèrent rapidement et sans interruption. Les spectateurs en délire applaudissaient avec frénésie. Les palefreniers s'approchaient les uns après les autres, et la foule grossissant toujours, bientôt plus de la moitié des habitants de l'hippodrome se trouva sur les lieux. Old Folks dansait sans relâche. Il déploya à chaque instant quelques grâces nouvelles ou quelques variétés de ses danses favorites.

Un des derniers à venir fut le colonel Bill.

À sa vue Old Folks retrouva toute son énergie ; son pas devint de plus en plus rapide ; son front commença à se perler de grosses gouttes de sueur ; ses lèvres se contractèrent et son regard trahit bientôt son épuisement. De temps en temps pour ajouter à l'effet artistique de ses mouvements, il laissait échapper une exclamation.

— O Dieu de Dieu !

— Viens, ma chérie !

— Oui assurément !

Les gamins applaudissaient à outrance et suivaient le rythme de la danse en se balançant en mesure.

Old Folks dansait toujours. La pâleur répandait sur son visage noir une teinte grisâtre ; son regard fixe devenait de plus en plus intense ; sa respiration entrecoupée n'arrivait plus qu'avec effort ; cependant, il dansait toujours.

Le colonel avait fixé sur lui ses grands yeux bleus et le contemplait depuis plusieurs minutes, lorsque tout-à-coup, se frayant un passage à travers la foule, il saisit Old Folks par le bras :

— Mesdames et Messieurs, " s'écria-t-il, en saluant et en accompagnant son salut d'un geste gracieux, le spectacle se continuera un autre jour.

Puis, il l'amena avec lui. Le colonel ne pût maîtriser un mouvement d'admiration, lorsqu'en marchant au côté du petit danseur, il le vit tellement affubli, qu'il avait peine à se tenir debout :

— Si je n'étais pas arrivé à temps, dit-il, il aurait fini par tomber d'épuisement; c'est le petit noir le plus crânement décidé que j'ai encore jamais rencontré.

Cet incident, pour me servir d'une expression affective par les orateurs, fut pour Old Folks le commencement d'une ère de prospérité sans égal. Il devint le lion de l'hippodrome, et à compter de ce moment il fut reçu partout comme un roi.

Au reste il est bon de dire que son talent de danseur n'était pas le seul qu'il possédait : il jouait du banjo comme jamais on avait entendu jouer de cet instrument auparavant. S'accompagnant de son banjo il chantait à ravir toutes les bonnes vieilles chansons populaires. Dans ses doigts les os raisonnaient comme des castagnettes; il les maniait avec un tel entrain que les pieds de ses auditeurs paraient à danser malgré eux. Enfin il possédait un repertoire d'ancres l'otes intèr essantes qui semblait inépuisable. Il faut bien admettre, cependant que dans cette spécialité, il avait l'occasion d'exploiter un champ tout-à-fait inexploité. Il ne tenait qu'à lui de donner libre cours à son imagination pendant des journées entières.

Perché sur une balle de foin, dix fois par jour, on le voyait péroter, entouré d'une foule de gamins appartenant aux écuries voisines. Tantôt il allongeait sa petite figure noire pour prendre un air sérieux, tantôt il se fendait la bouche jusqu'aux oreilles pour se donner un air de gaieté, le fait est qu'il était incomparable. En outre de tous ces talents, il possédait encore celui d'imiter d'une façon merveilleuse tous ceux qui l'entouraient. Il n'épargnait même pas le colonel lui-même, malgré qu'il fut son protecteur et son ami le plus dévoué.

Le colonel avait une habitude de se promener en sifflant, les pouces passés dans les trous de sa veste et la poitrine arrondie en avant. Old Folks imitait cette démarche à perfection; et pour donner à son jeu une teinte de couleur locale, il ne terminait jamais cette pantomime sans lancer quelques bons jurons à l'adresse de Ike.

Old Folks serait demeuré sans contredit le roi de l'hippodrome, sans un défaut capital que l'on avait remarqué chez lui; il avait horreur d'aller à cheval; et pour dire toute la vérité, il éprouvait une répugnance évidente pour toute espèce de travail. Ce n'est qu'en grognant qu'il obéissait à l'ord de d'aller entraîner les chevaux. Il se refusait positivement à leur donner leur nourriture; et quant à les brosser, il aurait préféré mourir de faim plutôt que d'accomplir une pareille tâche; mais son aversion suprême, c'était d'aller à cheval.

On avait remarqué cependant que dans les quelques

occasions où Old Folks avait été forcé de donner aux chevaux leur exercice journalier, il avait fait preuve d'un jugement si sûr et d'une habileté si remarquable, qu'un jour, le colonel pour le récompenser, lui avait accordé, ce qui pour lui, était une faveur toute spéciale :

— Old Folks, lui avait-il dit, à compter d'aujourd'hui tu pourras faire galoper la jument tous les matins.

Le lendemain du jour où cette généreuse permission fut donnée à Old Folks, la jument ne fut pas entraînée et resta à son étable. Le colonel furieux se mit à la recherche de Old Folks; il le trouva dans l'écurie occupé à rouler avec soin autour de sa jambe gauche un large morceau de couverture.

— Pourquoi n'as-tu pas fait galoper la jument ce matin? lui dit le colonel d'un ton sévère.

— Colonel Bill, répondit Old Folks, en relevant la tête d'un air le plus innocent du monde, et en même temps, en montrant du doigt sa jambe gauche enveloppée, un pied d'épais, dans des haillons de toutes sortes de couleurs, Colonel Bill, ma jambe gauche est malade, je suis obligé de vous dire que cette jambe-là n'est pas *franche*.

— Il me semble pourtant, dit le colonel, que si ta jambe gauche n'est pas *franche*, ça ne t'empêche guère de danser.

— Colonel Bill, répliqua Old Folks, avec un regard où es trahissait un petit air malin, si vous avez observé ma manière de danser, vous avez dû vous apercevoir que c'est ma jambe droite qui fait tout le travail, celle-là est solide; mais l'autre ne travaille pas, elle se contente de regarder faire la droite, et pas davantage.

Le colonel se retourna pour cacher un sourire.

(A suivre.)

L'ARGOT FRANÇAIS ET L'ARGOT ANGLAIS.

Un de nos amis qui revient de France, a eu la bonne fortune, à son passage à Londres, d'assister à une réunion de la Section Britannique de l'Alliance Française tenue à Bedford College, un collège de jeunes filles, situé dans Baker Street.

Un des orateurs du jour, M. J. Duhamel, professeur de français à Harrow School, a traité d'une façon fort spirituelle, les relations de l'argot français et de l'argot anglais, et des mérites de chacun d'eux.

Voici deux des passages les plus curieux de cette conférence, cités d'après les notes qui nous ont été communiquées.

Les cartes d'entrée à la réunion, étaient de couleur verte.

Eh bien! vous me croirez, si vous voulez, dit M. Duhamel, je me trouve encore très embarrassé. C'est que la couleur même des cartes que l'on a distribuées, couleur voulue, à n'en pas douter, et choisie par notre aimable secrétaire, me rappelle que l'argot et la langue verte sont de la même famille. Et, dame! la langue verte est un sujet tantinet scabieux! Puis, je ne m'attendais pas non plus à l'honneur que nous font aujourd'hui les autorités de Bedford College en mettant aussi gracieusement cette salle à la

disposition de la Société des Professeurs de français, et franchement je m'en veux presque de venir parler d'argot, de langue verte, dans un collège de jeunes filles.

Avant d'examiner la question d'un peu plus près, je m'étais dit l'argot, après tout, n'est pas chose si monstrueuse. Est-ce qu'à l'heure actuelle, du haut en bas de l'échelle sociale, est-ce que tout le monde ne parle pas un peu argot, même les dames, même les jeunes filles? Et je commençais à me rassurer quand je tombai, un peu par hasard, sur la définition suivante: L'argot, "c'est le langage de convention en usage parmi les filous, les vagabonds, les mendiants, les bandits, et en général parmi tous les individus suspects, qui ont intérêt à se communiquer leurs pensées et leurs projets sans crainte d'être entendus par ceux qu'ils redoutent."

Et bien! franchement non, il est impossible d'admettre cette définition là, car, enfin, il n'y a pas que les bandits qui parlent argot, et je vous offre la preuve suivante: S'il avait été stipulé, par exemple, que ceux-là seuls seraient admis à assister à la conférence d'aujourd'hui qui n'ont de leur vie dit un mot d'argot, il y aurait peut-être ici quelques personnes formant un noyau tout petit, un public très choisi, très *select*, très puriste: mais il n'y aurait certainement pas de conférencier.

Il y a donc argot et argot, de même qu'il y a fagot et fagot, et l'argot n'est pas exclusivement le langage de ceux qui ont intérêt à mettre en défaut la surveillance de la police.

Au fait, il y a autant de sortes d'argot qu'il y a de classes dans la société, et pour restreindre la question, il y a deux espèces du genre argot: l'argot des bandits et celui des honnêtes gens; l'argot populaire et grossier, celui de Belleville et de Whitechapel, et l'argot du monde intelligent, l'argot à la mode et du bon ton: celui du faubourg St-Germain et du West End.

Je voudrais parler un peu des deux, surtout du second — public oblige — mais je regretterais de passer sous silence l'argot populaire, parce que, s'il est le plus délicat des deux à traiter, devant un auditoire comme celui-ci, il est peut-être le plus intéressant, parce qu'il est le plus naturel, et par cela même le plus pittoresque.

L'argot n'est ni plus ni moins qu'un phénomène linguistique et littéraire. Je dis *littéraire* avec intention, car tel mot qui est de l'argot aujourd'hui sera du français demain. Certains mots que l'on chercherait en vain, maintenant, dans le Dictionnaire de l'Académie, s'y trouveront peut-être dans la prochaine édition... quand elle paraîtra. Il est vrai que d'ici là il passera de l'eau sous le pont de Londres.

Qui croirait, par exemple, à la fin du XVII^e siècle, que les adjectifs: *hai'eux*, *désœuvré*, *respectable*, le substantif *impolitesse* n'étaient pas français?

Qui s'imaginerait, aujourd'hui, qu'il y a un siècle et demi, on passait pour parler argot quand on disait: *débâsse*, *scélerâtesse*?

L'étonnement que doit éprouver en arrivant à Paris l'étranger qui ne connaît que la langue *livresque*, comme aurait dit Montaigne, m'a remis en mémoire cette histoire bien connue d'un Anglais qui écrivait de Paris à sa femme: "Ma bonne amie, je me perfectionne beaucoup dans la langue française. J'apprends maintenant les verbes irréguliers. Ils sont très nombreux. Aussi, pour vous en donner un exemple, croiriez-vous que le verbe *s'en aller* se conjugue ainsi à l'indicatif présent: je m'en vas — tu fieles le camp — il file — nous nous poussons de l'œil — vous vous esbignez — ils se la cassent.

Plus loin, pour montrer que l'anglais n'est nullement en arrière, quand il s'agit de rendre la même idée dans un langage aussi pittoresque que hardi, M. Duhamel a dit:

Quand je parlais tout à l'heure de cet Anglais, qui, dans une lettre à sa femme, se plaignait de la très grande irrégularité du verbe *s'en aller*, j'aurais pu ajouter qu'un Français, même après plusieurs semaines de séjour à Londres, serait tout aussi surpris de la conjugaison forte du verbe *to run away*, au présent de l'Indicatif, s'il l'entendait conjuguer de la manière suivante:

Indicatif présent: *I run away. Thou boltest. He cuts. We hook it. You bunk. They slope.*

Nous pourrions multiplier ces citations; nous le ferions volontiers, si l'espace nous le permettait et nous sommes certains que nos lecteurs nous en sauraient gré.

Voici comment a terminé le conférencier:

Je m'arrête et je conclus; car il y a peut-être ici quelque personne qui est *awfully bored* et loin de me trouver *divine*. Il eût pourtant été bien intéressant de passer en revue des expressions comme *little dear*, *sweetie*, *ducky*, *lovey*. *To be smacked* ou *To be mashed on*, et de les comparer à *l'etit ciéri!* *Mon petit chat!* *Mon petit singe adoré!* *Mon chou!* Mais il faut en finir.

On parle argot en France, mais à ce point de vue comme à tant d'autres, fort heureusement, la France n'a rien à envier à l'Angleterre. L'argot n'a pas encore envahi l'Université française et je souhaite très sincèrement que le *statu quo* dure le plus longtemps possible. De l'argot, oui, un peu, mais pas trop, et surtout pas partout, et encore moins à la Sorbonne qu'ailleurs, car l'argot, à tout prendre, malgré ses qualités incontestables de précision, de vivacité; malgré ses images pimentées, énormes, saisissantes et cruelles, appliquées en plein dos comme des coups de pied, n'est que la langue en décomposition. C'est à la fois une langue faisandée et bourrée de truffes, pareille à ces perdreaux avancés qui répugnent à l'homme de la nature, mais qui réveillent les palais des blasés. Celui-là agit donc sagement qui sait se mettre en garde contre ce flot envahissant du néologisme, qui sous prétexte d'enrichir deux langues, assez riches par elles-mêmes, sans recourir aux déponilles d'autrui, ne fait que les défigurer et les abâtardir. Que les étrangers se consolent si les finaseries de l'argot parisien leur éciaquent. Qu'ils s'en tiennent à la langue de Bossuet, c'est la meilleure; mais qu'ils restent chez eux, car s'ils ressentent ce que M. Pierre Loti appelait dans son discours de réception à l'Académie "l'attirance du Boulevard", malheur à eux, s'ils s'embarquent sans emporter un petit bagage d'argot, ils risquent fort de trouver Paris ennuyeux, et je me permettrai de leur donner, en terminant, le conseil suivant que j'emprunte à Thomas Hood, dans ses poèmes comiques:

Never go to France,
Unless you know the lingo;
If you do, like me,
You will repent, by jingo!

Un gouvernement démocratique comme le nôtre ne devrait reconnaître ni privilèges, ni exemptions, ni immunités. Il y a quelque chose d'anormal dans le fait qu'une certaine classe de la société, exerçant plus que la part d'influence qu'elle devrait exercer sur la législation, est exempte de contribuer aux dépenses de l'administration publique. — *La Patrie*.

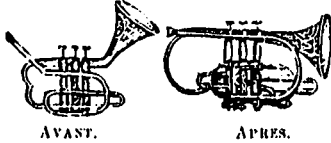
— —

Le peuple de la province de Québec doit donc se racheter et rester fidèle à ses traditions de patriotisme. Et quand nous disons le peuple de la province de Québec, nous voulons dire en même temps chaque individu de ce peuple, quel que soit son état civil ou religieux. La contribution au rachat de la patrie ne souffre pas d'exceptions; et elle n'en souffrira pas, espérons-le. — *La Minerve*.

TRUDEL & DEMERS
—LIBRAIRES, PAPETIERS—
Fournitures de Bureau.
1611 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Drs. MATHIEU ET BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES
112 CHAMP-DE-MARS,
MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur au moyen des procédés les plus perfectionnés.



AVANT. APRES.

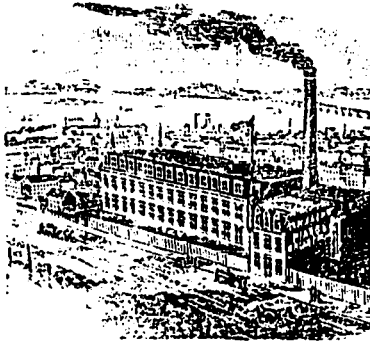
GEORGE VIOLETTI
Fabricant et Importateur
D'Instruments de Musique
Harpes, claviers et réparations de toutes sortes.
635 rue Notre-Dame, MONTREAL.

ARCHAMBAULT *

Photographie Artistique

1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.
Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et crayon.

THOS F. G. FOISY
FABRICANT DE



PIANOS DROITS, CARRÉS ET A QUEUE.
214 Rue Papineau,
MONTREAL.
Téléphones 7227 et 1700.

M. FOISY fait le commerce de gros et de détail. Les communautés religieuses ont tout intérêt à s'adresser à cette maison.
Les pianos canadiens fabriqués par la maison Foisy sont garantis pour cinq ans.
Pianos faits à ordre pour concourir à l'amélioration des salons.
Les grandes réparations seulement sont faites par la maison Foisy, et exécutées dans le plus grand détail sur le même principe que les pianos neufs.
Agents demandés dans toutes les parties du pays.

TRADUCTIONS de l'anglais en français, et du français en anglais; réductions de pétitions, soumissions, rapports, etc., etc., corrections d'épreuves, etc., etc.

Les personnes qui seraient dans le cas de faire faire des travaux de ce genre sont priées de s'adresser par lettre à la

Boite 324, Bureau de Poste,
MONTREAL, QUEBEC

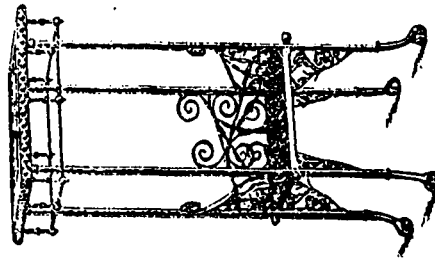
RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG,

FABRICANTS DE

Meubles de Fantaisie et de Gout.

Meubles de toutes sortes faits sur commandes, aussi en main un immense stock de meubles de toutes sortes à des prix très modérés.



EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

Musique en feuilles, Partition, d'Operas, Recueils de Melodies et Chansons
1615 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

NOUVEAUTES MUSICALES,

MUSIQUE VOCALE.

Valse des Papillons (Vandergeten)... 60 cts.
La même deux voix 60 "
Santago. Valse espagnole, (Corbin) pour soprano et ténor..... 60 "
Poème des Souvenirs, recueil de 10 jolies mélodies pour chant et piano par E. Weiler..... \$1.00

MUSIQUE POUR PIANO.

Au Bonnet, (Godard)..... 60 cts
Les Voix de la Cathédrale, fantaisie, (Friequo)..... 60 "
Valse du Ballet Michel Strogoff (Grogland)..... 60 "
Rocsignol et Fauvette, masurka à concert, (Lahay)..... 75 "

En vente chez EDMOND HARDY, marchand et importateur de Musique et d'Instruments. Seul agent au Canada pour la célèbre maison Mabilion de Londres et Bruxelles. 1615, N.-Dame, Montréal.

D'ici au premier de Décembre, THOS. F. G. FOISY vendra un piano de première classe garanti pour dix ans, pour la moitié du prix d'un piano des Etats-Unis. THOS. F. G. FOISY a obtenu les premiers diplômes à la dernière exposition de Montréal.

Si le piano n'est pas tel que représenté, l'acheteur a le droit de le changer jusqu'à ce qu'il soit satisfait.

Agents d'expérience demandés pour représenter la Maison Foisy.

Venez voir cette grande fabrique avant d'acheter ailleurs.

Bell Téléphone — Privé, 1700; Bureau et Manufacture, 7227.

THOS. F. G. FOISY,
Manufacturier de pianos,
No. 214 Avenue Papineau,
Montréal.